

L'Institut Culturel Roumain est fier de vous offrir cette anthologie de textes traduits avec le plus grand soin. Dans les pas de l'expérience des années précédentes, ce florilège vous propose de faire connaissance avec une série de seize auteurs, à travers une note biographique et une brève présentation introduisant, c'est l'essentiel, un passage représentatif de l'œuvre. Le plaisir de lecture ne s'arrête pas là, puisqu'un extrait plus long se trouve sur le disque ci-joint.

Il a été fait mention, à chaque fois que cela a été possible, du détenteur des droits. Dans le cas où cela n'apparaît pas, n'hésitez pas à joindre directement CENNAC, Centre National du Livre de Roumanie dont les coordonnées figurent à la fin de ce catalogue.

Le Centre National du Livre fait partie de l'Institut Culturel Roumain depuis 2007. Il soutient la traduction et la promotion de la littérature roumaine à l'étranger, par ses programmes : Translation and Publication Support, Publishing Romania et le programme de bourses pour les jeunes traducteurs et pour les traducteurs professionnels. Le Centre National du Livre coordonne la participation aux Foires internationales du livre, organise des réunions avec les éditeurs de différents pays, avec des auteurs et des traducteurs, et assure la présence des écrivains roumains aux événements culturels internationaux.

Il nous reste à vous souhaiter une excellente lecture et de belles rencontres d'auteurs.

Jeni Acterian

Jurnalul unei fete greu de mulțumit. 1932-1947

Journal d'une jeune fille difficile. 1932-1947

Née en 1916, **Jeni Acterian** est la dernière des trois enfants Acterian, tous trois figures marquantes de la vie intellectuelle et artistique du « Petit Paris » qu'est Bucarest dans l'entre-deux-guerres. Lectrice boulimique et surdouée, elle suit des études de philosophie à l'Université de Bucarest, mais son tempérament solitaire, sa profonde lassitude, son extraordinaire intelligence et son indépendance d'esprit la distinguent radicalement de ses contemporains – à l'exception notable de Cioran. Après la guerre, elle travaille comme metteur en scène de théâtre et comme traductrice ; son mariage avec un jeune acteur est un désastre ; divorcée, toujours plus malheureuse, Jeni Acterian contracte la maladie de Hodgkin, dont elle meurt à l'âge de 42 ans, en 1958. Sa vie toute entière aura été marquée par l'obsession de la mort, par l'isolement spirituel et par une mélancolie intense.



Extrait

Bibliographie sélective :

Jurnalul unei fete greu de multumit. 1932-1947 [Journal d'une jeune fille difficile. 1932-1947], Humanitas, Bucarest, 1991 (rééd. 2007).

Jurnalul unei fete greu de multumit. 1932-1947 **Journal d'une jeune fille difficile. 1932-1947**

Droits détenus par:
Humanitas, Gabriela Nica:
gabriela.nica@humanitas.ro

À défaut d'œuvre, Jeni Acterian a laissé un impressionnant journal, tenu depuis l'âge de 16 ans, et partiellement publié par son frère Arşavir en 1997 ; couvrant les années 1932-1947, ce dramatique *Journal d'une jeune fille difficile* est l'un des véritables chefs d'œuvre de la littérature roumaine. Récit de l'ennui quotidien et d'une tristesse incurable, envenimé d'une lucidité destructrice et d'une ironie douloureuse, il constitue également une précieuse entrée dans le monde intellectuel bucarestois, où l'on croise Cioran, Eliade, Ionesco, Noica, Marieta Sadova, Emil Botta, Nae Ionescu, etc.

22 octobre 1937

Dans la nuit du 19 j'ai fait deux crises.

Une de larmes (et je ne pouvais même pas trouver qu'il était stupide de pleurer). L'autre de reins, à six heures du matin. J'ai été prise de douleurs infernales au côté gauche, au même endroit où j'avais déjà eu mal il y a quelques années. C'a été quelque chose d'horrible. J'en étais arrivée à un point où je ne pouvais plus résister, tout simplement. Tout mon sang m'était monté à la tête et mes veines palpitaient tellement que j'ai cru que j'allais devenir folle. Finalement, un monsieur docteur est venu qui m'a fait une injection de Pantopon. Maintenant je n'ai absolument plus rien, mais je suis lamentable, plus lamentable que jamais. Ces choses-là sont idéales pour que tu prennes conscience de ta « situation terrestre », si tu n'en étais pas encore consciente. Le fait est que j'en avais pris conscience, moi, et je trouve qu'il était superflu que je supporte encore ces douleurs horribles. Maintenant... je ne sais plus quoi faire de moi-même. Plus rien n'a de sens en moi, et je suis tellement troublée, tellement confuse, que je ne mérite même pas de mourir.

27 octobre 1937, mercredi

Aujourd'hui et vendredi je passe trois examens. Si je les rate je me grille très salement. Les examens les plus incertains possibles. J'ai fait le maximum. Si je les rate, ce n'est pas ma faute. Ce que je me reprocherai par contre, c'est de les passer comme ça, à la limite. Limite de temps (n'aurais-je pas pu passer aussi quelque chose en juin ?). Et limite en nombre (n'aurais-je pas pu en préparer plus pour avoir une marge d'échec ?). Si seulement je pouvais passer à vendredi soir, parce que j'en suis lasse.

3 novembre, mercredi

*Sous le soleil de Satan*¹. Pas même du dégoût de soi. Un grand étonnement, tout simplement.

La médiocrité et le chaos sous leur visage le plus laid, parfois couverts d'étincelles de lumière et de souffrance. Le reste, saleté. Nous sommes parfois si bien recouverts de cette saleté qu'on appelle notre vie sociale, qu'il nous faut des forces plus grandes que n'en possèdent nos charognes et leur puissance lâche pour nous extirper de cette saleté. Cela, si nous nous rendons seulement compte du cloaque dans lequel nous nous tortillons. Il existe des milliers de milliers, des millions et encore des millions de gens qui ne se rendent pas compte. Heureux soient-ils ! D'une certaine manière, heureux soient-ils. Mais les êtres conscients brillent (si l'on peut dire) par leur indolence, par leur impuissance, comme par ignorance. E[mil] C[ioran] me disait par un jour horrible, dans la rue, qu'il a atteint le maximum de lucidité. Qu'il expie les capacités d'illusionnement de centaines de générations de ses ancêtres. Je n'y crois pas. Bien que, ce jour-là, le témoignage d'E. m'ait paru assez proche de la vérité, assez triste, assez évident. Aujourd'hui les choses me paraissent plus tragiques que jamais. Nous ne sommes que des serpillières sales mouillées de souffrance et de lucidité. Nous ne savons toutefois pas mener tout cela à son terme. Par lâcheté, probablement. Par peur.

5 novembre 1937

Parfois – comme maintenant – je m'ennuie si fort, que je ne suis qu'un long bâillement triste. Totalement vide, âme, cerveau, tout est vide en moi. Il ne reste que mon ennui. En quête de narcotiques, je me suis dit que j'irais voir un film. Il était 9 heures du soir et, quand je suis descendue du bus, je me disais – je ne sais pas pourquoi – que j'aimerais bien rencontrer E[mil] C[ioran]. Quand j'ai levé les yeux, il était

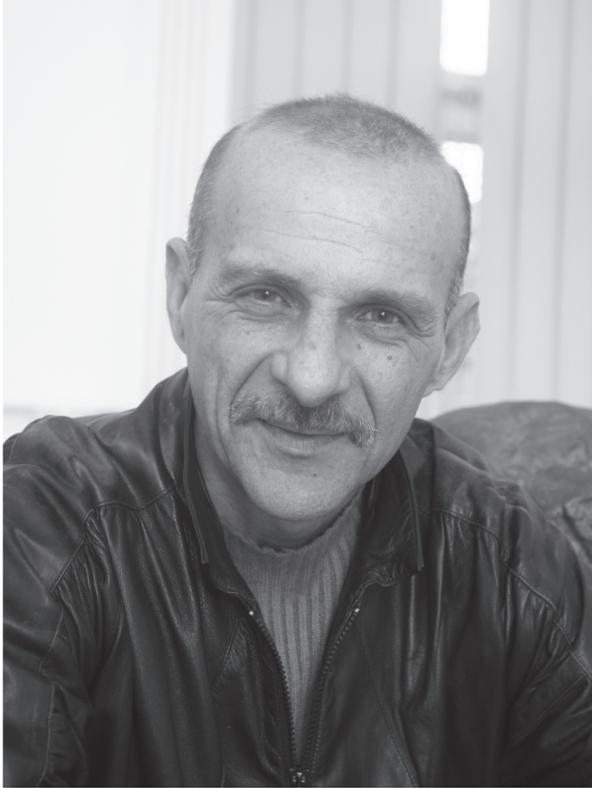
devant moi, sur le trottoir. J'en ai été tellement surprise (ça ne m'arrive pas trop, à moi, ce que certains appellent les coïncidences), tellement que je suis restée quelques instants bloquée. Heureusement qu'il est toujours volubile, lui. Nous avons discuté, et il fallait rire, comme d'habitude (mais comme j'avais peu envie de rire). Ensuite, P[etre] T[ăuța] et G[eorge] T[eodorescu]² sont passés par là – dans la rue – et se sont arrêtés eux aussi. Ils ont fait la conversation, comme ils en ont l'habitude, avec d'énormes paradoxes, un peu de scepticisme, beaucoup de médisance, à laquelle j'ai moi aussi participé, bien sûr, même si je n'avais pas du tout envie de ça. Tout me semblait si triste, précisément quand nous riions plus fort, si bien que j'ai perdu patience et que je suis partie. Je suis entrée au *Aro*, où il y avait une comédie américaine. Danse, faste et musique, comme dit la publicité. Jamais je crois je n'ai été aussi inutile et aussi complètement lucide. Toute ma triste misère s'était transformée en brouillard statique et m'enveloppait sans merci. Même l'humour des Américains, saint et absurde comme une pastèque, n'a pas pu me tirer hors de mon brouillard statique.

Lorsque je suis sortie, il faisait un temps infernal, avec un vent fort qui frappait de toutes parts et une pluie si fine qu'elle s'identifiait presque totalement à l'air, te pénétrait dans la gorge, mouillait tes cheveux et te faisait divaguer les idées.

Notes de présentation et traduction
par Nicolas Cavallès

¹ *Sous le soleil de Satan* : roman de Georges Bernanos, paru en 1926.

² Petre Țuța (1902-1991), philosophe. George Teodorescu : metteur en scène de théâtre et d'opéra, mort en 2000.



Radu Aldulescu

Amantul Colivăresei

L'Amant de la Veuve

Radu Aldulescu, né en 1954 à Bucarest, a toujours connu une vie difficile et marginale, la rançon de cette farouche liberté qu'il s'est fait fort de garder, avant mais aussi après décembre 1989.

Bien que, son écriture n'ayant pu passer la censure de l'époque de Ceaușescu, il n'a commencé de publier qu'à partir de 1990, presque quadragénaire, il s'est tout de suite imposé pour ne jamais se démentir. Son tout premier roman a reçu le prix du début de l'Union des écrivains de Roumanie, et son avant-dernier, le prix de prose « Ion Creangă » de l'Académie roumaine.

Il a également écrit le scénario du film *Terminus Paradis* de Lucian Pintilie, qui remporta le grand prix du jury au Festival de Venise (1998).

Amantul Colivăresei
L'Amant de la Veuve

Droits détenus par:
Cartea Românească, Mădălina Ghiu:
ecr@cartearomaneasca.ro

Tel un air de romance faubourienne, c'est l'histoire de Dimitrie (Mite) Cafanou, cœur de velours et poigne de fer, qui, mutiné contre son père de la nomenclatura, se met à fuguer dès l'âge de douze ans, lâche l'école, s'exerce à la boxe et à la baston, rejette toute autorité, toute responsabilité, travaille à la journée, adopte le système D ; payant sa liberté de précarité et du harcèlement des cagnes ; « baisant tous ceux qui voulaient le baiser » ; ne tenant jamais en place, plus loup que chien errant, parfois recueilli par des bonnes âmes. Car, en loubard bucarestois, Mite est un bourreau des cœurs et des corps attirés comme des phalènes tant par sa virilité précoce, débordante (au point que ses liens étroits avec son compagnon des quatre cents coups, Bajnorică le Tzigane, virent à l'homosexualité) que par sa vulnérabilité (même sa mère le favorise parmi ses rejetons) et par la « tendresse des loups » matinée de danger qu'il dégage. Il aura son content (voire son compte) de maîtresses, mais un seul (premier et dernier) amour : la Veuve à Colivaru, de quinze ans son aînée, à la fois amante, nourricière et « enfant chérie »... La force du style cru, élaboré sans fioriture de Radu Aldulescu a d'emblée suscité une comparaison avec Louis-Ferdinand Céline (celui de *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit*) ; or, à l'image de son héros d'autofiction, il est aussi un nouveau Panait Istrati, voire un paradoxal Jack Kerouac de l'ère de Ceaușescu.

Bibliographie sélective :

Ana-Maria și îngerii [Anne-Marie et les anges], roman, Cartea Românească, Bucarest, 2010.

Mirii nemuririi [Les Mariés de l'immortalité], roman, Cartea Românească, Bucarest, 2006.

Proorocii Ierusalimului [Les prophètes de Jérusalem], roman, Éditions Publicațiilor pentru Străinătate, Bucarest, 2004 ; Cartea Românească, 2006, 2009 ; format e-book, LiterNet, Bucarest, 2011.

Istoria eroilor unui ținut de verdeață și răcoare [L'Épopée d'une contrée fraîche et verdoyante], roman, Nemira, Bucarest, 1997 ; Cartea Românească, Bucarest, 2007.

Îngerul încălecat [L'Ange chevauché], roman, Phoenix, Bucarest, 1997.

Amantul Colivăresei [L'Amant de la Veuve], roman, Nemira, Bucarest, 1994 ; Cartea Românească, Bucarest, 2006.

Sonata pentru acordeon [Sonate pour accordéon], roman, Albatros, Bucarest, 1993 ; Cartea Românească, Bucarest, 2008.

Extrait

Quand la mère entra chez le coiffeur, il se dit que lui aussi devrait se faire couper les tifs. Dans la glace du salon de coiffure, il eut le loisir de trouver qu'il avait beaucoup changé, et en mieux. Un changement à deux cents dollars lui rendait son visage parmi les autres tout autour de lui, se remuant derrière lui. Une figure touchée par le souffle d'une peur qui s'était dissipée, un regard d'eau et de cendres, sur le point de s'éteindre, ou alors prêt à se rallumer. Ses cheveux désormais étaient plus clairsemés, mais pas assez pour qu'il puisse se dire chauve. Cette cicatrice à la naissance des sourcils, ce nez épaté et tordu, lui donnaient un air étrangement dur, qu'en vain il eût tenté de se reconnaître. Depuis toujours, il s'était su pacifique jusqu'au-delà de l'imbécillité, incapable physiquement et mentalement de faire, un tantinet soit peu, souffrir quelqu'un. Et pourtant, c'était lui, ça, une apparition presque agréable parmi tant d'autres figures se succédant dans la vaste glace du salon de coiffure, tout ce qu'il portait était neuf et se moulait comme un gant sur ce large coffre l'air encore balèze. Le tee-shirt, le blouson, le froc, les godasses en lanières de cuir noir tressées, y en a peu dans toute la ville qui soient sapés comme lui, ses nippes d'avant gisaient dans les toilettes, là où il les avait balancées aussitôt tombées, à tous les coups quelqu'un en aura besoin, il est trop content de ce changement à deux cents dollars, y a pas à s'plaire, j'ai pas soif, j'ai pas la dalle, juste envie de thé d'étoiles, et qu'c'moricaud d'bouc apoplectique s'étouffe avec les flots d'lavasse-là qu'il nous a fait avaler durant tant d'hivers et d'étés et de printemps, et il est revenu, l'automne, le v'là qui arrive et le v'là qui passe.

Plus la moindre trace de cals dans ses paumes. C'était là ses vraies mains, elles lui plaisaient trop. Le tout récent changement semblait déborder ces deux cents dollars, j'kifferais assez d'garder des mains comme ça, même si j'bosse, y a des tas d'boulots qui font pas d'éclopés, comme y a pas mal d'gens qui en redemandent, à moins qu'dans quelques p'tits mois not' frerot d'nouveau nous fasse coucou.

En attendant que sa mère sortit de chez le coiffeur, il s'assit prendre un café à l'une des tables dressées sur le trottoir devant le restaurant *Dunărea*. [...]

Il se souvenait vaguement des tramways qui autrefois passaient par là, puis il se souvenait du *Cirque Sidoli* à la place de l'hôtel *Intercontinental* et du *Théâtre national*, une clôture bleue et le chapiteau du cirque comme un paquebot bleu, quoique d'un coup il devienne persuadé que cette clôture était de couleur verte, flétrie par les restes d'affiches superposées et arrachées, et puis, ce paquebot-là, Dieu sait s'il l'a vraiment aperçu quelque part, au mieux sur une photo ou au cinéma, mais dans la réalité, fallait pas rêver. Et puis

non, une fois il était bien parvenu jusqu'à un port, en se cachant dans un convoi chargé de betteraves, et y avait là-bas des navires de toutes sortes, alors pourquoi pas un paquebot dans le tas, une image floue, qui lui paraissait impossible à fixer, mais par-dessus sa fumée se dessinait, tout aussi effacée, l'image d'une nuit d'hiver et celle d'un restau qui ressemblait beaucoup à celui-ci, le même, si ça se trouve, sauf qu'y manquait ces nasses lestées de poissons empaillés dans les vitrines, ils s'étaient trouvés là pile avant l'heure de la fermeture et personne ne voulait plus les servir, et d'un coup tout s'éclaircit quand il l'aperçut à travers la vitrine et la reconnut, cette serveuse qui leur avait dit qu'elle là, depuis ce matin sans avoir rien becté et tout le temps debout, alors qu'eux à cette heure-ci, ils peuvent aller se faire voir, et son ricanement maternel s'en réjouissait presque pour eux, et il s'était presque mis à bouillir de l'intérieur, tout en s'efforçant de n'en rien laisser paraître, même si y avait trop de quoi, toute la ville en avait ras le bol et débordait, et lui, plus rien ne le contentait, et il ne guignait rien en particulier, jusqu'au moment où il se redécouvrait endolori de toutes leurs douleurs, de toutes les douleurs de tous ses frérots et sœurette, quand la souffrance et la beauté ranimeraient leurs visages sans visage et que vainement il tâtonnerait à leur recherche, car ses frères et sœurs étaient déjà partis depuis belle lurette, l'abandonnant à un temps qu'il continuait de remâcher jusqu'à plus raison, mélange de paquebots et de clôtures vertes et bleues avec des affiches collées au badiageon, le cercle du manège redessiné par le galop des chevaux déchirant des toiles de sciure sous la lumière des projecteurs, et le dompteur de lions et de tigres après l'entracte, quand on installait la cage ronde recouverte d'un treillis métallique, et la nuit là-dehors avec le néon des réclames, y avait aussi des haut-parleurs et des chansons palpitant longuement sous les lumières bariolées des réclames, et des voix chaudes exaltant des émotions simples et vigoureuses, puis ses frères et sœurs disparaissaient, s'annihilaient en des visages sans visage blafards de poussière et de sueur parmi ces cinoches criblés de lumières et engloutis par le film *Le Titanic*, qui était un paquebot pour de vrai, et la mère scotchée par le finale du naufrage oubliait de lui chuchoter la traduction dans le tuyau de l'oreille, et l'orchestre continuait de jouer et le piano glissait sur le pont, et les canots sombrant sous les grappes de terreur des visages sans visage se balançaient sur des abysses de ténèbres et de froid, alors qu'il tirait sur la jupe de la mère, agité de sanglots, mourant de savoir ce que disaient ces visages-là, et la mère agacée le secouait par les épaules, pour qu'il se taise, se taise, se taise.

Notes de présentation et traduction
par Dominique Ileá

Emil Botta

Întunecatul April

Le Ténébreux Avril

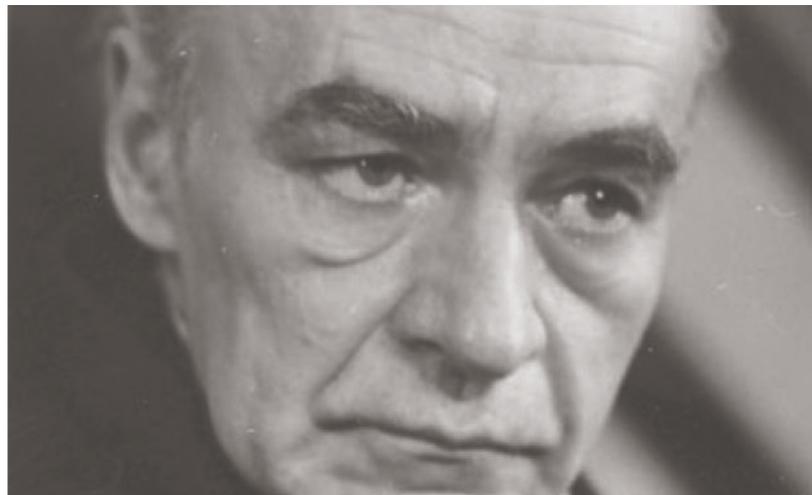


Figure légendaire du théâtre et du cinéma roumain, célèbre pour ses interprétations de Shakespeare dans le Bucarest de l'entre-deux-guerres, **Emil Botta** (1911-1977), frère du poète Dan Botta, est l'auteur d'une œuvre rare, symboliste et ténébreuse, limitée à quelques recueils et quelques tentatives en prose. Poète « maudit » comparé à Baudelaire ou à Poe, il dut placer son existence et son désespoir sous le signe de la drogue et de l'alcool. Lucian Pintilie lui offrit un dernier rôle sous forme d'hommage dans *La Reconstitution* (1968). Après sa mort, Cioran lui consacra un texte intitulé « Entre la perplexité et la grâce », dans lequel il le décrira ainsi : « une silhouette aérienne, une apparition pure et irréelle, animée par des déchirements » ; « un esprit superbement ravagé ».

Bibliographie sélective :

Un dor fără sățiu [Un deuil insatiable], poèmes, Minerva, Bucarest, 1976, 1991.

Versuri [Vers], Eminescu, Bucarest, 1971.

Pe o gură de raiu [À l'orée du paradis], poèmes, Editura Națională Gh. Mecu, Bucarest, 1943.

Trântorul [Le Fainéant], poème en prose, Vremea, Bucarest, 1938 ; Editura pentru Literatură, Bucarest, 1967.

Întunecatul April [Le Ténébreux Avril], poèmes, Fundația pentru literatură și artă « Regele Carol II », Bucarest, 1937.

Întunecatul April **Le Ténébreux Avril**

Le Ténébreux Avril [Întunecatul April], paru en 1937, est le premier ouvrage d'Emil Botta, âgé de 26 ans, sorti du Conservatoire d'Art Dramatique en 1932, et qui a commencé à publier ses textes dès 1929. Ce recueil d'environ 70 poèmes assez courts (trois ou quatre strophes de vers libres, rimés ou non), sombres, mélancoliques, sinon saturniens, conquiert aussitôt la fabuleuse génération d'intellectuels à laquelle Emil Botta appartient (celle d'Eliade, de Noica, etc.), et s'inscrit parmi les premières publications décisives de cette génération, aux côtés de *Sur les cimes du désespoir* de Cioran ou de *Non* d'Eugène Ionesco. On y voit poindre en défi au poète les symptômes d'une prostration et d'une fragilité psychique dont Emil Botta ne parviendra jamais à se départir.

Extrait

Monsieur Amertume

... et l'étoile s'appelle Amertume...

Cantemir

À cinq heures, je descendrai, traversant les miroirs,
les yeux éteints, souriant un peu, en habits noirs.

Le thé est-il infusé ? Sont-ils tous arrivés ? Tout est-il prêt ?
Il recouvre en hâte la tombe, la pioche,

d'un grand voile d'apprêt.

Dancez ensemble un jeu galant, faites chanter
votre instrument,
archets sans âme, violons vides, pourquoi
ce silence stagnant ?

Mais je t'interroge, mon amour, qu'as-tu au front ?

C'est Amertume qui m'a pris par la main et m'a conduit
sur un pont.

Mais je t'observe, mon amour, comme tu es pâle.

C'est Amertume qui, haineux envers la vie,
m'a transmis l'angoisse de son rôle.

Donne-moi mon chapeau, ma canne, mon masque,
donne-moi mes gants,
il est bien tard, noircissez les miroirs, fermez les portes,
je pars maintenant.

Dehors, sous l'étoile rare, un équipage m'attend...

La nuit enfle, elle ébranle les cloches, et voici que
frissonne son panache d'argent.

*

Épisode

La terrasse, les oranges, le piano
Ont roulé dans mon sommeil fabuleux.
Es-tu l'obole occulte de la mort
Toi qui m'accompagnes par-delà les murs ?

Les objets sont couleur d'éternité.
Cet ouragan qui gémit, ne serait-ce pas la brise de l'éden ?
Tes pleurs ne sont-ils pas la rosée, tes larmes des diamants
Si troubles qu'ils pourraient briser nos têtes de savants ?

Et toi dans ta sombre robe de bal rouge
Ne serais-tu pas l'ange déguisé ?
Comme l'écureuil sautant sur la branche, la voix
Et les lèvres qui divaguaient : « Je suis arrivé ».

*

Il fut un mystère

Qu'a écrit sur mon front la plume du destin,
quelle malédiction tracée d'un fin venin ?
J'ai interrogé les savants du monde et leur visage brun
mais aucun n'a su lire, aucun.

Mon front est un grave secret qu'à grand peine je porte,
mes yeux en feu trahissent une âme
qui n'est pas encore morte,
et mes mains démentes ramant dans la vie,
remuant son écume
m'approchent d'un rivage, d'une brume.

Que voit-on là-bas qui point comme la nuit naît ?
C'est la mort qui scrute en toi et te reconnaît.
Elle essuie ton front et les lettres en efface,
et claque la porte, et vide la place.

*

?

Je t'interroge, toi le Trompeur, où sont mes légions
où, ces milliers de piques, de tourelles ?
Depuis les cimes, disais-tu, la vue donne
sur la blanche enfance,
mais je n'entends ni fifres ni tambours.

Écoute attentivement ! entends-tu siffler ?
C'est le reste du train qui a tout pris, il y a mille années.
Un long fétu ne te bêche-t-il pas l'oreille ?
C'est la vie d'un garçon qui se promenait
sous les châtaigniers.

De tes légions il ne reste qu'un haut vent
qui souffle sans cesse,
et la lance en bois du soldat
Qui n'a pas existé.

*

Pillage

Je vois par la longue-vue la berge et les chaumières.
Mais où est la mer que maudissaient les pêcheurs
et l'ouragan fou, ivre de victoires ?

Le noyé a pris la mer dans ses bras,
l'a enroulée dans l'ouragan comme en un châle de soie
et s'en est allé sous des astres plus cléments.

Je vois l'arbre et ses branches sensibles, cajoleuses
et j'entends chanter les tourterelles.
Mais où est la nuit, où les étoiles précieuses ?

Le pendu a porté la nuit sur ses épaules,
il s'est rempli les poches de bijoux froids
et il a détalé comme un lévrier, tirant la langue
parmi les cieux.

*

Apothéose

Voici l'heure des métamorphoses :
aussi me vais-je revêtir d'habits de nuit,
opaque dans l'opacité.
Riez donc, mes amis, de toutes vos dents blanches,
quand les arbres me diront : « Majesté » !

Loups, ne déchirez pas mon vêtement,
corbeau, laisse-moi en paix.
Que s'apaise le vent nonchalant,
pour moi de tels ministres n'en peuvent mais.

Vilain spectre,
Délaisse le fouet.
Haut les cœurs, pour l'Ascension !
Adieu à l'esprit des asphodèles
qui part pour le règne rouillé des étoiles.

Notes de présentation et traduction
par Nicolas Cavallès



Sonia Larian

Bietele corpuri

Pauvres corps

Sonia Larian (pseudonyme d'Ariana Lewenstein), née en 1931, diplômée de la Faculté de Lettres de l'Université de Bucarest, a débuté dans la presse (1947), puis en volume (1952) avec des histoires pour enfants (certaines traduites en allemand, serbe, russe, lituanien), afin d'échapper à l'idéologisation ambiante. Son premier « vrai » roman de 1976 a reçu le prix de l'Union des écrivains de Roumanie.

Rédactrice de revues pour enfants, puis à la revue *Viața Românească* de Bucarest (1953-1958), elle s'en est vu limoger, victime de la censure et de l'antisémitisme, en même temps que son époux, le grand essayiste Lucian Raicu, avec qui elle gagna Paris en 1986 (et dont elle continue aujourd'hui de soigner les œuvres posthumes).

À Paris, elle a été la collaboratrice de l'ethnologue Jean Cuisenier (1987-2006).

Bibliographie sélective :

Bietele corpuri [Pauvres corps], roman, Cartea Românească, Bucarest, 1986 ; Polirom, Iași, 2004.

Biblioteca fantastică [La Bibliothèque fantastique], roman, Cartea Românească, Bucarest, 1976 ; Litera, Bucarest, 1994.

Continentul colorat [Le Continent chamarré], livre pour enfants, Tineretului, Bucarest, 1964.

Povestiri extraordinare la grădiniță și la școală [Histoires extraordinaires à la maternelle et à l'école], récits pour enfants, Tineretului, Bucarest, 1961.

Șmecherul în Paradis [Le roublard au paradis], récits satiriques, Tineretului, Bucarest, 1957.

Cutia de sticlă [La boîte en verre], livre pour enfants, Tineretului, Bucarest, 1957.

Bietele corpuri **Pauvres corps**

Droits détenus par :

Polirom, Ines Simionescu: ines.simionescu@polirom.ro

Du titre jusqu'à la dernière syllabe, le roman de Sonia Larian semble ne parler que du (et n'être qu'un) *corps*. Même pas indemne mais mis à mal, ravagé par la maladie, la déchéance, les catastrophes, la perversion humaine, ambiante-diffuse, voire « divine ». Même pas entier mais morcelé, pulvérisé, réduit en une bouillie comparée au « ragoût japonais » de Roland Barthes, « nourriture décentrée » pour Saturne dévorant ses enfants. Corps écartelés sur des tables d'opération ; maternités toxiques pour la mère et pour l'enfant ; un visage qui, dans la glace, part à hue et à dia, tel ce chapeau agressif datant de la guerre ; la plus « paradisiaque » des musiques passée au hachoir révélateur de la « brutalité » du monde qu'elle transfigure. Une narratrice (Gelsomina, *alias* Sonja, Xénia, Gels Cot B) à l'image de toute cette chronique-autofiction d'une famille juive bucarestois : éclatée, émiettée faute d'une restitution. Bribes de lectures et de vies de grands artistes pourtant soumis, eux aussi, à la banalité du mal et du désordre dont Gogol nous avertissait : innommable broyeuse appelée par l'auteure, dans sa quête d'un « ordre » minimal, « *Marandenbône* ». Or, c'est le ton qui fait la musique : « il n'y a pas de beauté en dehors du pardon qui se souvient de l'abjection » (Julia Kristeva). La grâce, le charme raffiné, l'émotion profonde habitant l'écriture des *Pauvres corps* annoncent une « nouvelle bonté », un (dirait Nietzsche) « véritable amour » où « c'est l'âme qui enveloppe le corps ».

Extrait

Un rêve :

Unetelle se rendait chez tante Lucy. Ou bien : avait une opportunité de la voir. (Tante Lucy se trouvant toujours Là-bas, où nous savons, ou bien, de toute manière, quelque part ailleurs ; mais, apparemment, pas si loin que ça, moins qu'on ne le pense, moins que nous ne le savons ; et voilà que, pour une fois, je pouvais rétablir avec elle une espèce de contact, je pouvais à nouveau, en quelque sorte, communiquer avec elle.)

Je lui transmettais, par le biais de cette personne-là (une femme que je connais depuis longtemps, depuis la jeunesse, et qui, dans ce rêve précis, avait revêtu l'apparence de ses vingt ans, plus frêle et chétive), je lui transmettais, donc, par le biais de cette jeune fille de jadis, si frêle (et aujourd'hui disparue, rendue inexistante dans la réalité, donc, à son tour, devenue une espèce d'ombre), je lui transmettais ceci, à tante Lucy : dis-lui ceci..., dis-lui ceci..., dis-lui : de Monco le chien. (En donnant à ces mots-là : de Monco le chien, le sens ou l'intonation de : elle saura..., elle comprendra sur-le-champ ! ; en leur donnant aussi, ce qu'en fait je voulais lui transmettre, le sens, sous-entendu, de : je veux qu'elle et moi parlions de Monco le chien, que nous l'évoquions : qu'on s'en souvienne ensemble, rien que nous deux, on aurait tant de choses à se dire à ce sujet... ; puis, en une espèce de suite, toujours sous-entendue : ce que, moi, je souhaiterais énormément – si tant est qu'il y ait encore des désirs, que ceux-ci puissent encore exister, chose que ce rêve même, se déroulant sous une lumière quasi indifférente, dans un registre assez éteint, mitigé, semblait mettre quelque peu en doute –, ce qui me tiendrait à cœur, là, sur-le-champ, ce que j'aimerais, et bien davantage : ce que j'aimerais le plus au monde, ce qui m'intéresserait au plus haut point, ce serait de causer, avec elle, nommément, et avec personne d'autre, de Monco le chien.)

« Monco, avec un n ? m'interrogeait, grave, sérieuse, cette Personne-là (l'ombre de ses vingt ans, cette jeune fille d'autrefois, si frêle).

– Monco, avec un n ?

(Voulant dire par là : avec un n au milieu, après le o et avant le c ? – je savais, moi, que c'est ça qu'elle demandait.) »

J'avais devant moi une feuille de papier, avec quelques mots d'écrits, ou plutôt de jetés comme ça, en désordre, là-dessus, quelques mots jetés au hasard, sans queue ni tête, dans tous les sens, aux quatre vents – sur la feuille par ailleurs passablement vide –, et maintenant je n'arrêtais plus de tripoter,

de retourner comme une crêpe ce feuillet-là, m'escrimant à y dégoter un n pour le montrer à l'autre ; un n y figurant dans un mot quelconque : comme s'il n'y avait eu, ou que je n'en visse, aucun autre moyen de montrer, de désigner à cette personne-là la lettre n. Et puis, soudain, en voilà toute une pile, de ces papiers écrits, griffonnés, noircis de toutes sortes de mots – cependant, sur aucune de ces feuilles-là, ni dans toute cette flopée de mots-là, je ne trouvais de n pour le montrer à l'autre ; ou alors, je n'y trouvais pas de n convenable, ce qui, d'une certaine manière, était encore pire, encore plus navrant ; au tout début, sur la toute première feuille, celle-là même qui était la plus dépourvue, il y avait bien eu, semblait-il, ou y avait fait une fugitive apparition, une espèce de n, mais, celui-là aussi, extrêmement pénible : tant il était illisible, confus ; bancal, tordu ; je n'aurais décemment pu le désigner comme un n ; ce n'était même pas, à proprement parler, un n plausible, un n crédible (n'en déplaise à ladite lettre velléitaire, si illisible et tordue, si rabougrie ; n'empêche que, même celle-là, je l'avais égarée ; et d'autre n, je n'en voyais plus le moindre nulle part, il était introuvable).

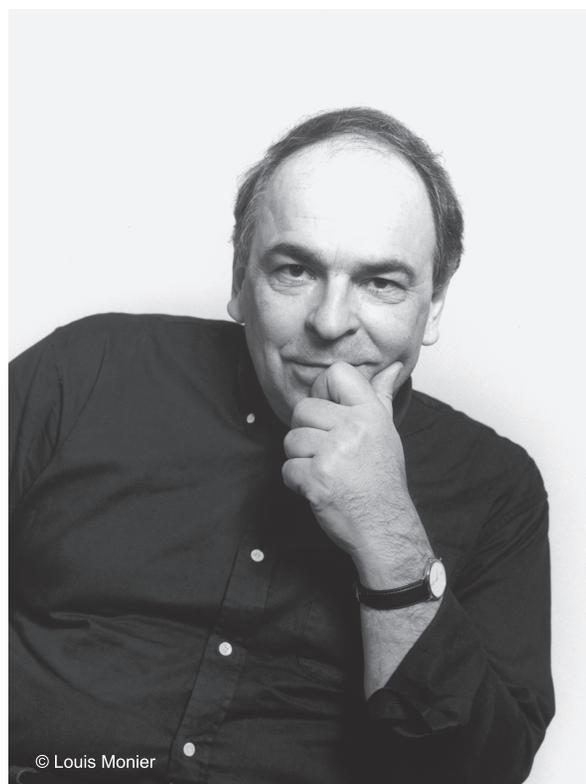
– Avec un n de narine, lui avais-je, semblait-il, dit au tout début, avant même de me mettre à sa recherche. Or, je ne retrouvais ce n nulle part, pour le lui montrer.

Ce qui, désormais, semblait particulièrement navrant dans ce rêve, c'était ce terrible contraste-là : entre la rapidité d'éclair avec laquelle je savais, j'étais persuadée que mon message pourrait être transmis (elle, tante Lucy, aurait compris d'un coup tout ce que je voulais lui transmettre par ces mots-là, de Monco le chien : c'est-à-dire que nous parlions, juste elle et moi, de feu son chien Monco, de feu son chien bien-aimé qui, après, était devenu le mien – en un millième de seconde, elle aurait compris tout ce que ces mots-là voulaient bien dire) et la difficulté d'ordre technique, insurmontable, à laquelle, soudain, je me voyais confrontée, sur laquelle néanmoins je butais : celle de ne trouver pas le moindre n convenable, clair et authentique, que je puisse montrer à ma messagère (comme si tout, mais vraiment tout, en avait dépendu) ; ou alors, semblait-il, c'est moi qui n'en étais pas capable : pas fichue de le trouver.

Notes de présentation et traduction
par Dominique Hea

Gabriel Liiceanu

Despre ură
De la haine



Gabriel Liiceanu, né en 1942 à Râmnicu-Vâlcea, est un des intellectuels les plus en vue dans la Roumanie de l'après 1989. Philosophe de formation, il entame sa vie professionnelle de chercheur dans la Roumanie communiste et lorsque la révolution éclate, il est chercheur en histoire de l'art à Bucarest. Comme de très nombreux écrivains et intellectuels, il prend à bras le corps la question de la démocratisation du pays et des mentalités. Il est un des fondateurs du célèbre Groupe pour le Dialogue social (GDS). Il fonde les éditions Humanitas dès 1990 et en quelques années, il en fait une maison de référence dans le domaine des sciences humaines. Poursuivant une activité d'enseignement de la philosophie, de traduction en roumain d'œuvres monumentales telles que celle de Heidegger, Gabriel Liiceanu trace son sillon d'écrivain entre confessions et réflexion morale. *De la limite* et *Itinéraires d'une vie* ; *E.M. Cioran* ont été publiés en version française par les Éditions Michalon. Son magnifique *Journal de Paltinis* existe, lui, aux éditions de la Découverte.

Bibliographie sélective :

Întâlnire în jurul unei palme Zen [Rencontre autour d'un gifle Zen], avec Răzvan Luscov et Gabriel Cercel, Humanitas, Bucarest, 2011.

Întâlnire cu un necunoscut [Rencontre avec un inconnu], Humanitas, Bucarest, 2010.

Povești de dragoste la prima vedere [Histoires de coups de foudre], collectif, Humanitas, Bucarest, 2008.

Scrisori către fiul meu [Lettres à mon fils], Humanitas, Bucarest, 2008.

Despre ură [De la haine], essai, Humanitas, Bucarest, 2007.

Despre seducție [De la séduction], essai, Humanitas, Bucarest, 2007.

Despre minciună [Du mensonge], essai, Humanitas, Bucarest, 2006.

Ușa interzisă [La Porte interdite], essai, Humanitas, Bucarest, 2002.

Declarație de iubire [Déclaration d'amour], essai, Humanitas, Bucarest, 2001.

Despre limită [De la limite. Petit traité à l'usage des orgueilleux], Humanitas, Bucarest 1994.

Itinerariile unei vieți: E.M. Cioran urmat de Apocalipsa după Cioran. Trei zile de convorbiri, [Itinéraires d'une vie: E.M. Cioran suivi de Les continents de l'insomnie], Humanitas, Bucarest, 1995.

Jurnalul de la Păltiniș. Un model paideic în cultura umanistă [Le Journal de Paltinis – Récit d'une formation spirituelle et philosophique], essai, Cartea Românească, Bucarest, 1983; Humanitas, Bucarest, 1991, 1996, 2004, 2005.

Traductions :

Anglais

Păltiniș Diary [Jurnalul de la Păltiniș], CEU Press, Budapesta et New York, 2000.

Français

Le Journal de Paltinis – Récit d'une formation spirituelle et philosophique [Jurnalul de la Păltiniș. Un model paideic în cultura umanistă], La Découverte, Paris, 1998.

De la limite. Petit traité à l'usage des orgueilleux [Despre limită], Michalon, Paris, 1997.

Itinéraires d'une vie: E.M. Cioran suivi de Les continents de l'insomnie [Itinerariile unei vieți: E.M. Cioran urmat de Apocalipsa după Cioran. Trei zile de convorbiri], Michalon, Paris, 1995.

Polonais

Dziennik z Păltinișu. Pajdeja jako model w kulturze humanistycznej [Jurnalul de la Păltiniș] Pograznicze, Sejny, 2001.

Suedois

Dagbok från Păltiniș [Jurnalul de la Păltiniș], Dualis, Ludvika, 2009.

Apocalypsen enligt Cioran [Apocalipsa după Cioran] Dualis, Ludvika, 1997.

Despre ură De la haine

Droits détenus par:

Humanitas, Gabriela Nica: gabriela.nica@humanitas.ro

La haine et le crime érigés en système ont fait basculer le vingtième siècle dans la barbarie. Leur présence dans notre vie nous oblige à les penser. Philosophe européen, Gabriel Liiceanu part de l'expérience de la haine organisée comme principe de gouvernement telle qu'elle a été expérimentée par les citoyens de la Roumanie totalitaire pour faire l'histoire de ce sentiment depuis Abel et Cain jusqu'à nos jours. Il écrit que la haine « a stérilisé les cœurs des hommes et les possibilités de relations entre eux ». Observateur et partie prenante de la vie citoyenne d'un pays qui a légitimement rejoint le giron européen, Gabriel Liiceanu ne peut que constater que « nous nous éreintons à remettre sur pieds un pays dévasté par les effets de la haine institutionnalisée au cours de l'histoire récente ».

Extrait

Qu'est-ce que la haine ? Distinctions et définitions.

1 Haine d'impulsion et haine de réaction.

Existe-t-il différentes sortes de haine ? Si oui, laquelle précisément évoquerons-nous ici ? Il est intéressant de voir que lorsqu'on aborde la haine aujourd'hui la plupart des gens la considèrent comme quelque chose de « laid », qui grandit en nous sur le terrain des frustrations, des envies et des ressentiments longuement cultivés. Quand vous êtes capable d'éprouver une émotion aussi avilissante que la haine, vous vous exposez au jugement de toutes et de tous. Mais est-ce la même chose de vouer une exécution sans borne à celui dont le physique vous répugne ou qui possède une maison plus vaste que la vôtre et de ressentir cette haine contre celui ou celle qui a, par exemple, tué votre enfant ou brisé votre destin ? Est-ce la même chose de haïr quelqu'un « à mort » (ce qui suppose parfois en arrivant à la provoquer) pour ce qu'il est ou possède et de haïr en raison du mal qu'on vous a fait et qui a fait basculer votre vie dans le chaos ?

Je sais bien, le christianisme nous dit que toute haine est coupable et qu'un bon chrétien n'a aucune raison de détester quiconque. Ni pour satisfaire sa convoitise ni pour répondre au mal enduré. Au vrai chrétien, il ne reste qu'à prier tout autant pour celui qui le hait que pour celui qui lui a fait du mal. « Priez pour le frère Alexandre... »³ Priez pour le vainqueur, pour le bourreau, pour celui qui, détenant le pouvoir, l'utilise pour faire le mal. Car celui qui vous fait du mal vous égratigne, tandis que lui, le bourreau, il est écorché vif. Et il faut avoir de la pitié, n'est-ce pas, pour celui qui est écorché vif et pas pour la simple victime d'une égratignure... Nous devons éprouver de la pitié pour lui, notre vainqueur qui fait notre mal ; il faut lui pardonner. C'est lui, le grand tourmenté et le grand perdant. « Il y a quelques jours, j'ai croisé dans la rue celui qui a dirigé mes interrogatoires quand j'étais en prison à Jilava. Il m'a dit qu'il venait d'être mis à la retraite pour raison de santé. Il a fait une attaque cérébrale. Il traîne la patte. Pour gagner quelques sous de plus, il vient de prendre un poste de vendeur dans un bureau de tabac. Et moi ? Je lis, j'écris et je viens de publier *Contre Goethe...* ». Vous avez reconnu, j'espère, celui qui a eu le temps de théoriser cette attitude, durant ses dix années de domicile forcé et ses six années de prison : Constantin Noïca. Selon lui, le bourreau est, au bout du compte, le grand perdant. Compassion pour le bourreau. Prenons-le en pitié. La victime, torturée, mutilée, se débrouillera toujours. Même tuée, il se trouvera quelqu'un pour exercer le pardon en son nom.

Au chapitre « La Révolte » des Frères Karamazov, Ivan explique à Aliocha pourquoi il se refuse à accepter l'idée

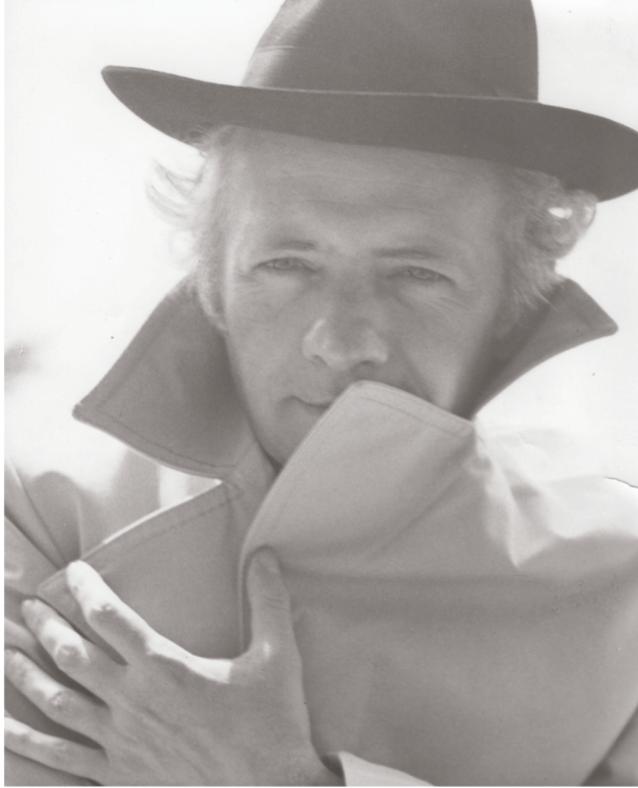
chrétienne de l'harmonie future selon laquelle, un beau jour, « quand les cieus s'ouvriront » et quand « le jugement divin sera révélé », le sens de l'atroce souffrance jalonnant l'histoire des hommes sera éclairé, les victimes et les bourreaux s'embrasseront en une gigantesque ronde du pardon général. Ivan ne trouve pas que cela soit naturel. Car personne en ce monde, personne, dit-il, ne peut pardonner l'acte du bourreau qui a torturé et tué sa victime. Pour que l'harmonie supérieure puisse être instaurée, il faut qu'elle soit précédée par une compensation autre que la vengeance (qui ne peut en aucun cas corriger le destin de ceux qui sont morts sous la torture). « Par amour de l'humanité », je ne peux ni accepter la réconciliation finale ni l'idée que quelqu'un puisse pardonner au nom de la victime, ce « quelqu'un » fut-il la mère de l'enfant supplicié. – Eh bien, répond Aliocha, il existe toutefois quelqu'un qui, ne faisant pas partie de ce monde, y est descendu et qui « ayant versé son sang innocent pour tous et pour tout » a obtenu le droit de tout pardonner. Ce quelqu'un est Jésus Christ. – Toute la morale chrétienne est résumée dans cette page de Dostoïevski et dans cette morale, toute forme de haine se dissout dans l'océan de l'amour et du pardon qui naît avec l'incarnation de Dieu dans le corps de son Fils infiniment souffrant.

Sauf que dans le cas qui nous intéresse, il s'agit d'autre chose que du problème de la haine dans la morale chrétienne. Je vous proposais de saisir l'ambiguïté épistémologique de la formule « ne pas pouvoir haïr ». Cela signifie-t-il être incapable de convoitise et donc de détestation ? Ou cela veut-il dire ne pas pouvoir réagir au mal que l'autre vous fait ? Confrontée à ces deux questions, la formule « ne pas pouvoir haïr » nous oblige à distinguer entre une « haine d'impulsion » et une « haine de réaction », la première ayant des justifications psychiques, mais pas morales et la seconde ayant à la fois des justifications psychiques *et* morales.

Un homme en vient à haïr un autre : pour les qualités qu'il n'a pas lui-même ou parce que l'autre les possède également mais à un plus haut niveau : intelligence, beauté, fortune, talent, réussite, chance etc. En le haïssant, il lui veut du mal. Ce mal n'est en rien une réponse à un acte que la personne haïe aurait pu diriger contre celui qui la hait. Dans ce cas, celui qui hait est la source même d'une haine « pure » et univoque, totalement originaire. Il est tout seul avec son exécution. Parce qu'elle n'a de précédent dans aucun acte produit par celui qui est l'objet de la haine, sa haine est une haine « d'impulsion ».

Notes de présentation et traduction
par Laure Hinckel

³ Titre d'un ouvrage du philosophe Constantin Noïca.



Teodor Mazilu

Împăiați-vă iubiții!

Empaillez vos amoureux !

Teodor Mazilu est un dramaturge à succès, poète et romancier roumain, de l'époque communiste. Sa comédie humaine éreinte féroce les parvenus du régime, amoraux et candides. Elle plonge ses racines dans les profondeurs du spécifique roumain, à l'instar de Caragiale, Vasile Alecsandri et Urmuz, autant qu'elle s'inscrit dans le courant de l'absurde qui lui est contemporain. Teodor Mazilu est cependant original : il est allé plus loin que Caragiale dans la satire, et refuse d'endosser la *philosophie* de l'absurde. En revanche, l'absence de toute psychologie des personnages de Teodor Mazilu et le parallélisme de certaines de ses pièces avec celles d'Ionesco permettent d'affirmer que l'histoire du théâtre de l'absurde, ou plus exactement du théâtre d'avant-garde, serait incomplète sans Mazilu. Son théâtre, parfois interdit par la censure, a une lecture politique implicite qui dénonce le mythe de la fausse construction personnelle, qu'elle vienne de soi ou qu'elle soit imposée par les contraintes sociales. La pédagogie originale de Mazilu est de lier la nécessité entre dissidence d'ordre politique et dissidence d'ordre intime.

Bibliographie sélective :

Singurătatea și diavolul milos [La solitude et le diable compatissant], Curtea Veche, Bucarest, 2004.

Teatru [Théâtre], Sigma, Bucarest, 2001.

Acești nebuni fățarnici – teatru comentat [Ces fous hypocrites – théâtre commenté], Eminescu, Bucarest, 1986.

Mobilă și durere [Meubles et douleur], comédie en trois actes, Eminescu, coll. « *Rampa* », Bucarest, 1981.

Fugiți, vin clienții ! [Fuyez, les clients arrivent !], pièce en un acte, Consiliul Culturii și Educației socialiste. Institutul de Cercetări etnologice și dialectologice, Bucarest, 1979.

Frumos e în septembrie la Veneția – teatru [Il fait beau en septembre à Venise – théâtre], Cartea Românească, Bucarest, 1973.

Teatru [Théâtre], Cartea Românească, Bucarest, 1971.

O sărbătoare princiară [Une fête princière], tragédie en un acte, Comitetul de Stat pentru Cultură și Artă. Casa centrală a Creației populare, Bucarest, 1969.

Necunoscutul și iubirea [L'inconnu et l'amour], comédie en un acte ; *Iaurtul și cunoașterea lumii* [Le yaourt et la connaissance du monde], saynete, Comitetul de Stat pentru Cultură și Artă. Casa centrală a Creației populare, Bucarest, 1968.

Proștii sub clar de lună [Sots au clair de lune], comédie, in revue *Teatrul*, n° 11, 1962.

Traductions :

Français

L'inondation, France-Culture, première diffusion le 22 janvier 1999.

Împăiați-vă iubiții!

Empaillez vos amoureux !

Droits détenus par:
Philippe Loubière, phl@asselaf.fr

Empaillez vos amoureux est une pièce courte en un acte et à deux personnages, qui campe un couple de théâtres bohèmes qui s'aiment et se déchirent. La femme, Émilie, une actrice au talent moyen, est à la veille de partir en tournée ; Valentin, son compagnon qui est aussi le metteur en scène qui l'a révélée, redoute qu'elle le trompe à cette occasion, comme peut-être en d'autres occasions passées. Malgré déclarations d'amour et assauts de cruauté, le couple reste solide, voire fidèle, car, plus fort que le ressentiment, plus puissant même que l'amour, un autre sentiment – le rapport à la mort – les unit.

Extrait

VALENTIN (*en guise de bonjour.*)
Es-tu sortie encore une fois avec Marcel ?

ÉMILIE
Encore une fois.

VALENTIN
Je me rappelle pourtant qu'un certain matin, alors que nous prenions ici le petit déjeuner, à la fin d'une longue dispute, je t'ai dit de ne pas parler à ce crétin...

ÉMILIE
Nous n'avons pas tellement parlé.

VALENTIN
Qu'avez-vous fait, alors ?

ÉMILIE
Nous avons dîné ensemble.

VALENTIN
Et où cela ?

ÉMILIE
Ici, chez moi. Tu sais que je déteste les restaurants.

VALENTIN (*simplement.*)
As-tu couché avec lui ?

ÉMILIE (*encore plus simplement.*)
Non.

VALENTIN
Pourquoi ? Explique-moi, mais, s'il te plait, brièvement, très brièvement.

ÉMILIE
J'ai failli, mais il était trop tard. J'étais fatiguée et, le lendemain matin, j'avais un enregistrement à la radio.

VALENTIN
Une aubaine, ces enregistrements à la radio ! Il n'y a qu'eux pour ménager ta vertu...

ÉMILIE
Le métier avant tout. Je m'étonne que tu ne t'en sois pas aperçu.
À propos, on m'a proposé une tournée en Hollande.

VALENTIN
Et moi, on m'a proposé de mettre une pièce en scène à Beyrouth.

ÉMILIE
Je suis contente de partir pour la Hollande.

VALENTIN
Je me doute que tu es contente. Si même une tournée en Hollande ne te réjouissait plus, alors...

ÉMILIE
Au fait, pourquoi es-tu venu ?

VALENTIN
Je suis venu te voir.

ÉMILIE
Eh bien, regarde-moi.

VALENTIN
Tu as une mine parfaite. Il est inconcevable qu'une merveille de la nature comme toi puisse mourir ou tomber malade. Le temps n'a pas de prise sur toi. (*Sincèrement content.*) Tu as trente-sept ans et tu en parais trente-six.

ÉMILIE
Tu es méchant, Valentin. Tu es tellement méchant que tu ne prends même plus la peine d'être intelligent. Tu ne cisèles plus ta haine, tu la lances comme elle vient. (*Sentimentale.*) Je voulais te dire quelque chose de beau sur nous deux, mais j'ai changé d'avis. Je ne te dis plus rien.

VALENTIN
Je sais que tu ne m'as pas trompé. Si tu avais couché avec Marcel, tu m'aurais sans doute offert un café.

ÉMILIE
Tu ne vois partout que laideur, bêtise et vice.

VALENTIN
C'est ce qu'on dit. Les critiques disent la même chose.

ÉMILIE
Tu m'énerves.

VALENTIN
Je t'énerve ? Tu te vantes, Émilie. Depuis que tu es invitée en Hollande, tu commences à avoir des états d'âme. L'énervement est un signe de progrès et j'aimerais bien qu'il soit vrai, mais je crains que tu ne te leures. Je ne crois pas que je t'énerve.

ÉMILIE
Veux-tu faire un saut en bas, acheter du café ?

VALENTIN
Non.

ÉMILIE (*passe vite sur ce petit incident.*)
Es-tu allé voir le médecin ?

VALENTIN
J'y suis allé.

ÉMILIE
Que t'a-t-il dit ?

VALENTIN
Rien de spécial. Ça va encore. Je peux tenir jusqu'à quarante-sept ans.

ÉMILIE
Cela ne te fait plus tellement.

VALENTIN (*au lieu de répondre.*)
Dans un autre ordre d'idée, j'ai entendu l'entretien que tu as eu la bonté d'accorder à la radio.
Tu n'as dit que des bêtises, mon amour.

ÉMILIE
J'ai dit ce que je pense.

VALENTIN
C'est bien ce que je disais. L'hypocrisie naît avec la culture. Il faut que tu lises encore beaucoup avant de réussir à ne plus dire ce que tu penses. Et puis, nom d'un chien, apprends une fois pour toutes à prononcer correctement le français. Tu fais rire tout le monde. Au besoin, prends un orthophoniste !

ÉMILIE
Je ne suis jamais plus sincère qu'à l'instant où je sens que je te hais.

VALENTIN
Tu étais une pauvre comédienne de province, mal dégrossie, avec une voix de fausset, qui confondait Pirandello et Goldoni. C'est moi qui t'ai faite, qui t'ai tirée de là, qui t'ai dégrossie, policée, modelée, et qui t'ai imposée à l'opinion publique. Tu n'es que la création de mon bon plaisir, chère Émilie. Tu existes parce que je veux que tu existes. Cela dit, pour être sincère, quitte à

choisir entre la reconnaissance et la haine, je préfère la haine. Comme cela, si tu veux me faire plaisir, hais-moi...

ÉMILIE
Que me veux-tu ? Que veux-tu ? Tu veux toujours me faire croire que je suis une demeurée. S'il te faut cela pour coucher avec moi, allons-y ; je me déshabille, je ferme les yeux, et... que Dieu ait pitié de nous ! Mais finis-en une fois pour toutes avec cette vague de méchanceté, avec cette vague de haine.

VALENTIN
De haine, de haine ? Il n'est nulle question de haine !
Je veux me marier avec toi, malheureuse.

ÉMILIE
Belle demande en mariage !

VALENTIN
Objectivement parlant, je ne sais pas si on peut encore qualifier de belle l'idée de te demander en mariage.

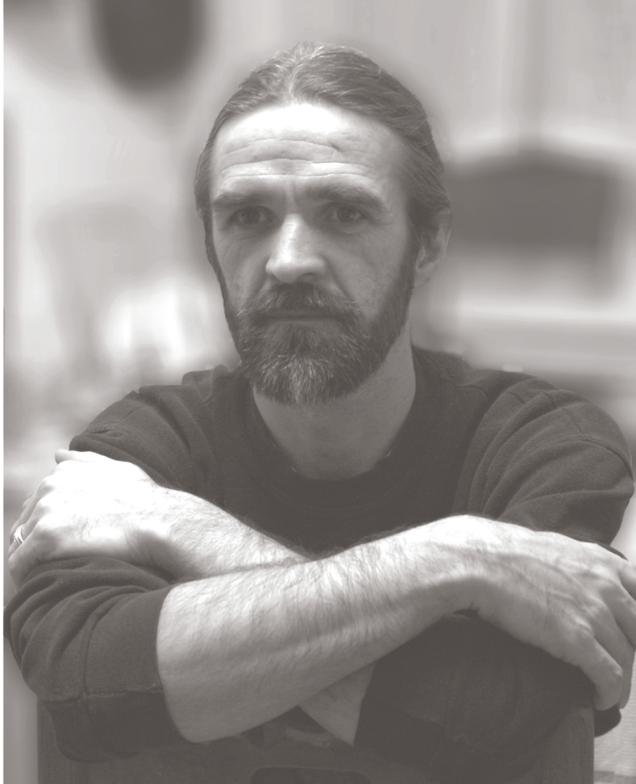
ÉMILIE
Moi, cela ne me viendrait même pas à l'idée. Ce serait une bêtise de plus : je n'ai pas trouvé l'homme de ma vie.

VALENTIN
Tu ne l'as pas trouvé parce que tu ne veux pas le trouver. Tu ne te résous pas à l'idée d'offrir tes faveurs à un seul homme ; bien sûr ! Pour toi, l'amour est une calamité, un désastre qui grève tes revenus, un contrat manqué. L'amour et l'impôt sur le revenu, c'est tout un, pour toi ! Tu aimes jouer de ta beauté ; le bon Dieu t'a bien lotie, et il n'y a pas danger que cela te sorte de la tête.

ÉMILIE
Toi aussi, tu aimes user de ton intelligence.

VALENTIN
Ce n'est pas la même chose.

Notes de présentation et traduction
par Philippe Loubière



Marin Mălaicu-Hondrari

Cartea tuturor intențiilor

Le Livre de toutes les intentions

Marin Mălaicu-Hondrari, né en 1971 à Sângeorz Băi, poète, romancier, traducteur d'espagnol. Son entrée en littérature se fait sous les auspices de l'érotisme et de l'ailleurs. Un long séjour en Espagne entre 2002 et 2007 forge en lui le traducteur de Mario Vargas Llosa et de plusieurs poètes de langue espagnole qu'il est devenu. L'aventure espagnole est aussi le ferment de son premier roman intitulé *Le Livre de toutes les intentions*, envoûtant road-movie littéraire évoquant les grands suicidés de la littérature mondiale. Auparavant, le poète a publié un recueil au titre évocateur : *Le Vol de la femme au-dessus de l'homme* et obtenu le Prix des débutants de la filiale de Cluj de l'Union des écrivains de Roumanie.

Il travaille actuellement à l'adaptation de son roman *Rapprochement* à la demande du réalisateur Tudor Giurgiu.

Il réside dans sa ville natale, où il travaille pour le musée d'Art comparé.

Bibliographie sélective :

Apropierea [Rapprochement], roman,
Cartea Românească, Bucarest, 2010.

Cartea tuturor intențiilor [Le Livre de toutes les intentions], roman, Vinea, Bucarest, 2006;
Cartea Românească, Bucarest, 2008.

Zborul femeii pe deasupra bărbatului [Le Vol de la femme au-dessus de l'homme], poèmes, Eikon, Cluj-Napoca, 2004.

Cartea tuturor intențiilor

Le Livre de toutes les intentions

Droits détenus par:
Cartea Românească, Mădălina Ghiu:
ecr@cartearomaneasca.ro

« Je consultais les annonces pour voir si quelqu'un cherchait un poète... Mais non. Personne ne cherchait de poète », écrit le narrateur de cet original road-movie littéraire. Sur les routes de l'Espagne et du Portugal, le narrateur promène son désir d'écrire et son talent de poète dans une magnifique Lexus achetée dans une décharge au cours de son périple. Il dort dans une caravane, il parcourt des kilomètres mais sa géographie est littéraire. Il dessine pour nous le continent des auteurs qui ont mis fin à leurs jours. De César Pavese à Sylvia Plath, de Cortazar à Sadegh Hedayat, de Kurt Cobain à Diane Arbus – oui, quelques artistes se mêlent aux écrivains – il trace leurs parcours avec la grâce d'un ange funèbre en attendant de trouver la première phrase de son livre. Son idée fixe, écrire en une seule nuit un livre sur ses chers « embaumés ». En une seule nuit pour en finir. Avec la vie, avec l'écriture. Heureusement, il faudra d'innombrables détours et rencontres à l'érudit amateur de défunts, de café et de cigarettes pour nous conter son histoire.

Extrait

Kleist – le plus insatiable de tous. J'ai commencé comme ça. Heinrich von Kleist – le plus insatiable. Mon préféré aussi. Je me suis senti craquer de haut en bas. Je m'apprêtais à écrire un livre sur des morts. Iris m'avait fait remarquer que si j'étais « comme ça », c'était parce que je privilégiais leur compagnie à eux, les défunts. Embaumés et exemplaires. Cela faisait des années que j'aspirais à leur fraternité déraisonnable. J'étudiais les armes à feu, la corde, les armes blanches (le stylet incontournable, le coupe-chou, la lame de rasoir), j'alignais les comprimés (un minimum de vingt-cinq), je contemplais les eaux, j'inspirais à toute force le gaz de mon briquet, je parcourais les ponts, je grimpais dans les tours. Je n'avais pas la moindre intention de me supprimer.

Le stylo avec lequel j'écris est un cadeau d'Iris. Je l'ai reçu au moment où je suis parti et il a ressuscité deux désirs : celui d'écrire un livre en une nuit et celui d'écrire un livre sur les suicidés. Pour dire les choses, je ne me voyais pas capable d'accomplir un seul de ces deux souhaits ; écrire un livre en une nuit, je n'en avais pas la force, et le livre sur les suicidés me jouait des tours, il faisait du surplace ou prenait la clé des champs.

Iris ne savait rien de mes projets littéraires, alors devant ma joie de me voir offrir un cahier, elle a été surprise. Elle m'offrait exactement ce dont j'avais besoin pour commencer.

J'étais seul dans ma caravane, mon cahier ouvert sur mes genoux. Penché sur lui, j'admirais sa couverture en cuir. La nuit tombait, plus de douze heures d'obscurité et soixante pages au moins m'attendaient. J'allais écrire mon livre d'une nuit, mon livre sur les suicidés, puis tomber de fatigue. Ce n'était pas un moment pour le café ou pour la musique, Iris se trouvait à quatre mille kilomètres.

Puisque je ne serai pas celui qui met le point final, autant ne plus jamais travailler. Que je puisse dire : les dernières lignes datent de la nuit passée. C'est tout. Iris a dit : « Ceux qui n'écrivent plus n'échappent pas à la pâleur de la bête. » Ses paroles m'allaient à merveille. La pâleur de la bête, même les suicidés ne coupent pas. Mais pourquoi m'avancer à leur sujet ? Ne pas me presser. La pâleur de la bête, même ceux qui ne se suicident pas ne peuvent l'éviter. C'est un peu la même chose, ou je me trompe ?

Je n'étais pas prêt d'arriver. Je venais de me souvenir d'une photo d'Iris et moi et j'ai esquissé un mouvement pour me lever et la coincer au-dessus du miroir. J'ai renoncé à temps, je veux dire que je suis resté penché sur le cahier même si sur cette photo Iris ressemble à Alejandra Pizarnik. Mais Iris ressemble aussi à Sylvia Plath et à Anne Sexton et à Virginia Woolf et à Cesare Pavese. Se servir de l'eau, des pierres, des comprimés comptés avec soin...

J'ai demandé à Iris : « Si tu avais l'intention de te suicider, comment tu ferais ? Tu prendrais quoi ? » « Toi » a été sa réponse. Elle était à moitié endormie, ça m'a semblé sibyllin. J'ai tourné en rond pendant un moment puis j'ai repensé à Kleist et à Vogel, le couple tragique. Iris pensait rarement à ces deux-là, le suicide était la dernière de ses préoccupations. Grande masturbatrice devant l'Éternel, elle avait l'habitude de s'offrir à elle-même beaucoup de plaisir, c'est du moins ce qu'elle m'a dit quand je lui ai demandé pourquoi elle ne se suicidait pas. Je n'ai rien rajouté, mais je doute vraiment qu'un bouton de chair puisse vous maintenir en vie.

J'ai fait comme le Bartleby de Vila-Matas dans le cas des écrivains *négatifs* : je suis descendu dans la rue. Les raisons qui poussent les gens à rester en vie vous font mourir de rire. J'ai rapidement eu l'impression que ce que j'avais fait était bizarre. Plus mes proches me présentaient clairement leurs

raisons de rester en vie, plus je l'aimais, la très distinguée compagnie de mes défunts.

On dit qu'on trouve une solution à tout sauf à la mort. C'est peut-être ce que n'a pas supporté Berryman. Ou tu t'appelles Nerval, tu crois courir après un amour sans fin et tu le rencontres. Tu retombes sur tes pieds, quoi que tu fasses. Mécanisme rudimentaire mais solide. La vie qui va de l'avant. Suis le troupeau, si tu veux faire partie du grand rouleau compresseur, sinon, adio, qui s'en souciera ?

La nausée du même, de la conformité. *L'insoutenable légèreté de l'être*, ce titre dit tout. La nausée de l'alignement aux commandes du rouleau. Le mal de l'alignement.

Je supporte mal l'idée que nombre de mes écrivains préférés ne se soient pas suicidés. Le premier auquel je pense est Beckett. S'il n'a pas été le parfait suicidé, il représente en tout cas le taciturne typique, lui qui a démonté l'engin compresseur jusqu'au plus petit de ses boulons, jusqu'aux oripeaux, jusqu'aux gravats, jusqu'aux bouches grouillant en tas. J'ai écrit *en tas* !!! Le voilà, le rouleau. Je ne peux pas faire une chose pareille à Beckett. Je dois essayer d'être plus attentif. Au cours d'une nuit comme celle-là, je ne pourrai pas perdre mon temps en corrections. Je dois écrire le plus sèchement possible. Sous la contrainte.

Notes de présentation et traduction
par Laure Hinckel

Mircea Nedelciu
Adriana Babeți
Mircea Mihăieș

Femeia în roșu

La Femme en rouge



Mircea Nedelciu, né en 1950 à Fundulea et décédé en 1999 à Bucarest, diplômé de la Faculté de Lettres roumaines et françaises de l'Université de Bucarest, est vite devenu un représentant majeur des années quatre-vingt et du postmodernisme roumains.

Il a collaboré à la plupart des revues de culture de Roumanie, ainsi qu'à des revues de France, Hongrie, Pologne, Russie et Allemagne. Membre de l'Union des écrivains de Roumanie, puis membre fondateur de l'ASPRO, il a été traduit en français (*La danse du coq de bruyère*, publié en 2000 par Samuel Tastet), hongrois, allemand, serbe, russe et anglais (dans l'anthologie américaine de prose roumaine *The Phantom Church and Other Stories*, University of Pittsburgh Press, 1996) et a reçu : les prix de prose 1979, 1983 et 1986 de l'Union des écrivains, le prix « Ion Creangă » de l'Académie roumaine et le prix 1998 de prose courte de l'ASPRO.

Bibliographie sélective :

Zodia scafandrului [Le signe du Scaphandre], roman posthume inachevé, Compania, Bucarest, 2000.

Povestea poveștilor generației '80 [L'histoire des histoires de la génération 80], prose parodique, Nemira, Bucarest, 1998.

Și ieri va fi o zi [Hier aussi il fera jour], récits, Cartea Românească, Bucarest, 1989.

Tratament fabulatoriu [Traitement fabulateur], roman, Cartea Românească, Bucarest, 1986 ; Compania, Bucarest, 1996.

Zmeura de câmpie [La framboise des prés], roman, Editura Militară, Bucarest, 1984.

Efectul de ecou controlat [L'effet d'écho contrôlé], récits, Cartea Românească, Bucarest, 1981.

Aventuri într-o curte interioară [Aventures dans une cour intérieure], récits, Cartea Românească, Bucarest, 1979.

Adriana Babeți, née en 1949 à Oradea, essayiste et écrivaine, secrétaire générale de rédaction de la revue *Orizont* de Timișoara, est maître de conférences à la Faculté de Lettres, de Philosophie et d'Histoire de l'Université de Timișoara Ouest, section de littérature générale et comparée, ainsi que directrice exécutive de la fondation « La Troisième Europe » et coordinatrice de son groupe d'études comparées central-européennes.

Son *Dimitrie Cantemir* a reçu le prix 1998 de critique et d'histoire de la littérature de l'Union des écrivains de Roumanie. Elle a également traduit en roumain : *Pentru o teorie a textului. Antologie Tel Quel* (1981) ; *Romanul scriiturii. Antologie Roland Barthes* (1986) ; *Barbey d'Aureville, Dandysmul* (1995).

Bibliographie sélective :

Ultimul sufleu la Paris. 69 de rețete culinare [Le dernier soufflé à Paris. Soixante-neuf recettes de cuisine], Polirom, Jassy, 2006.

Dandysmul [Le Dandysme], essai, Polirom, Jassy, 2004.

Despre arme și litere [Les armes et les lettres], essai, Polirom, Jassy, 1999.

Dilemele Europei Centrale [Les dilemmes de l'Europe centrale], essai d'histoire de la littérature, Mirton, Timișoara, 1998.

Bătăliile pierdute. Dimitrie Cantemir – Strategii de lectură [Les batailles perdues. Dimitrie Cantemir – Stratégies de lecture], essai d'histoire de la littérature, Amarcord, Timișoara, 1998.

Mircea Mihăieș, né en 1954, essayiste et écrivain, rédacteur en chef de la revue *Orizont*, Docteur ès lettres de l'Université de Bucarest, enseigne la littérature anglaise et américaine à la Faculté de langues et de littératures de l'Université de Timișoara Ouest. Titulaire de bourses d'études du Woodrow Wilson Center (Washington, D. C.) et de la National Forum Foundation (Université de New York), il est aussi membre du Conseil et du Comité de l'Union des écrivains et vice-président de l'ICR depuis 2005.

Il a reçu le prix de critique 1995 de l'Union des écrivains, le prix de critique 2008 de l'Union des écrivains – filiale de Timișoara et le prix 2009 de critique, d'essai et d'histoire de la littérature de l'Union des écrivains. *Du deuil. Une année de la vie de Léon W.* a été élu livre de l'année 2009 par ARIEL.

Bibliographie sélective :

Despre doliu. Un an din viața lui Leon W. [Du deuil. Une année de la vie de Léon W.], Polirom, Jassy, 2009.

Metafizica detectivului Marlowe [Métaphysique du détective Marlowe], Polirom, Jassy, 2008.

Viața, patimile și cântecele lui Leonard Cohen [Vie, passion et chansons de Leonard Cohen], Polirom, Jassy, 2005.

Atlanticul imaginar [L'Atlantique imaginaire], études de littératures anglaise et américaine, éditions de l'Université de l'Ouest, Timișoara, 2002.

Masca de fiere [Le Masque de fiel], articles, Polirom, Jassy, 2000.

Cărțile crude. Jurnalul intim și sinuciderea [Les livres cruels. Le journal intime et le suicide], essai, Amarcord, de Timișoara, 1995 ; Polirom, Jassy, 2006.

Cartea eșecurilor. Eseuri despre rescriere [Le Livre des échecs. Essais sur la réécriture], Univers, Bucarest, 1990.

De veghe în oglindă [Insomniaque dans le miroir], essai, Cartea Românească, Bucarest, 1989, 2005.

Bibliographie

Mircea Nedelciu, Adriana Babeți, Mircea Mihăieș coauteurs :

Femeia în roșu [La Femme en rouge], roman, Cartea Românească, 1990, prix de prose 1991 de l'Union des écrivains ; éditions ALL, Bucarest, 1997, 1998 ; Polirom, 2003, 2008, 2011 ; porté à l'écran par Mircea Veroiu, 1997.

Femeia în roșu La Femme en rouge

Droits détenus par :

Polirom, Ines Simionescu : ines.simionescu@polirom.ro

« Il est permis de violer l'histoire, à condition de lui faire un enfant », affirmait le foisonnant-romanesque A. Dumas. Le roman-document postmoderne *La Femme en rouge – work-in-progress* où l'histoire et la fiction convolent en justes noces –, lui, sera le fils désiré bien qu'imprévisible d'une attente. En 1986, ses trois futurs auteurs-narrateurs-personnages (venus se renseigner dans le village natal de la femme ayant causé la perte du fameux gangster Dillinger) vivent – aux confins les mieux gardés de la Roumanie de Ceaușescu – une expérience radicale de la *frontière*, qui éclairera d'un jour nouveau le récit « sensationnel » – publié seulement en 1990 – des tribulations d'Ana Cumpănaș (alias Anna Sage) de Comloș, dont la personnalité, mieux cernée, y gagnera en crédibilité. Cette fille de paysan tentée (comme nombre de Roumains au début du XX^e siècle) par le « rêve américain », prostituée promue *madame* de maison close à Chicago, ne saura jamais s'affranchir des « barrières », ni extérieures (sociales, linguistiques), ni intérieures. Le cœur desséché par un impossible amour, peu intégrée (malgré sa prospérité) sur sa terre d'accueil (qui l'expulse après le coup de main forcé prêté au F.B.I.), elle se sentira tout aussi étrangère de retour au pays – fantôme pour de bon (sa mort même devant rester suspecte) d'un no man's land intermédiaire.

Extrait

Ainsi, à mesure qu'Anna se découvrait chaque jour un nouveau signe de vieillissement, et à mesure que sa peur de devoir affronter, à son tour, l'épreuve du tribunal augmentait – si un personnage de la carrure d'Al avait dû y passer, pourquoi donc s'en sortirait-elle ? –, l'accumulation des mauvaises nouvelles l'épouvantait davantage. Lors de la première comparution de Capone à son procès, le juge avait déclaré : « le prévenu doit bien comprendre qu'il ne pourra conclure le moindre marché avec cette cour », alors, les avocats s'étaient hâtés de retirer la déposition de culpabilité de Capone. Mais il était déjà trop tard. Malgré la générosité dont Al avait fait preuve en rachetant le millionnaire John Lynch à ses ravisseurs inconnus, contre 250 000 dollars, ces porcs de juges avaient poursuivi leurs actions à son encontre et, à l'audience d'octobre, il avait écopé de onze années de prison ferme. Quelque chose comme une lame froide, alors, s'était insinué vers le cœur d'Anna. Elle avait lu la sentence dans les journaux, toute nue devant la glace, comme maintenant, et avait sérieusement songé à un retour au pays. C'était la seconde fois qu'une telle idée l'effleurait. La première fois ç'avait été des années auparavant, à Indiana Harbor, où devaient se rencontrer les Roumains émigrés et un barbu de l'Université de Bucarest. Elle s'y était rendue à la recherche de jolies filles à qui proposer un boulot facile et bien payé à l'hôtel *Kostur*. (Et y était tombée sur Gini, un spécimen superbe, née à Timișoara et la cadette d'Anna de quelque huit ou neuf ans, mais mariée à l'un des directeurs de l'abattoir de Chicago, pleine aux as, donc nullement intéressée à arrondir son pécule en collaborant au *Kostur*.) Quand ce barbu-là leur avait crié depuis la tribune : « pourquoi ne pas rentrer chez vous, mes enfants ? la patrie a besoin de vous, et vous n'y seriez plus les déracinés que vous êtes ici », Gini avait fondu en larmes. Il paraît qu'elle avait laissé là-bas une petite fille de son premier mariage et que cette dernière s'était mise à lui manquer tellement, qu'elle comptait, disait-elle, tanner son Rudi jusqu'à ce qu'il accepte de reprendre la direction du petit abattoir de Timișoara, une des succursales du même trust de Chicago. Cette scène avait laissé Anna songeuse, mais elle était vite passée outre, en réfléchissant que son propre enfant se trouvait quand même à ses côtés, à Chicago, et qu'elle était d'abord tenue de lui faire une situation.

Maintenant, elle restait plantée comme abrutie devant la glace, voyant bien que même un retour au pays n'aurait pu

servir de remède à tous ces ravages que le mot « prohibition » avait provoqués chez elle. Il devait être minuit passé quand on cogna violemment à sa porte. Les coups rendirent un écho sinistre. On eût dit que le mot « prohibition » lui-même, déguisé pour qui sait quel carnaval en faucheur cagoulé de noir, se serait égaré dans les couloirs de l'hôtel *Kostur*, jusqu'à enfin frapper à la porte d'Anna. Dans son affolement, elle alla ouvrir sans prendre le temps d'enfiler quelque chose.

C'étaient deux flics, un Noir et un Blanc. Comme s'il avait deviné son chagrin, et qu'il eût voulu l'en consoler, le Noir siffla d'admiration à l'apercevoir toute nue dans le cadre de la porte. Puis le Blanc, un sergent au vu de ses galons, l'interpella, en prenant une pose martiale :

– Vous êtes bien la citoyenne Anna Sage, la propriétaire de ce local ?

– Si, répondit-elle, la bouche sèche et la voix éteinte par la peur.

Non, ce n'était pas la peur de la police, celle-là, ça faisait un bail qu'elle l'avait vaincue. C'était cette autre terreur-là, bien particulière, qu'en vain elle avait tâché d'évacuer devant la glace, et qu'elle n'aurait donc su secouer maintenant, devant ces deux-là. Le Noir la détaillait derechef, sans la moindre gêne, de la tête aux pieds, et pourtant l'air de ne pas remarquer les nombreux stigmates du mot « prohibition » sur son corps dévasté.

– Vous avez enfreint les lois fédérales concernant la prohibition des boissons alcoolisées et l'exercice de la prostitution.

Elle n'eut plus la force de protester. Avant même d'avoir entendu les mots : « vous êtes en état d'arrestation », elle s'était lentement dirigée vers le fauteuil où elle avait laissé traîner ses vêtements et s'était mise à se rhabiller. La porte était restée ouverte et le flic noir la guignait derechef à travers l'entrebâillement du battant. Devant son armoire, elle hésita entre endosser un pardessus modeste ou une pelisse somptueuse. Elle finit par choisir la pelisse, s'imaginant que cela lui donnerait du cœur au ventre.

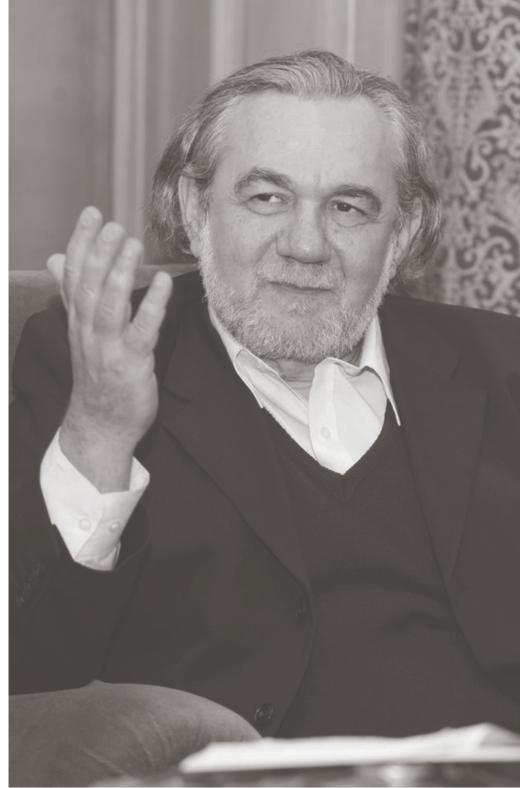
Le lendemain matin, et à l'issue d'une procédure d'urgence, elle quittait le commissariat de police avec, dans son sac, le double du mandat d'expulsion émis à son encontre par le procureur.

Notes de présentation et traduction du roumain
par Dominique Ilea

Andrei Oișteanu

Imaginea evreului în cultura română
Le Juif imaginaire.
Clichés antisémites
dans les cultures
de l'Europe centrale
et orientale

Chercheur à l'Institut d'Histoire des religions de l'Académie roumaine, maître de conférence au Centre d'Études Hébraïques de l'Université de Bucarest, **Andrei Oișteanu** (né en 1948) est l'auteur de plusieurs livres d'ethnologie, d'anthropologie culturelle et d'histoire des mentalités et des religions. Il y aborde des thèmes inédits dans des perspectives inédites, combinant l'érudition et la rigueur académique avec une savoureuse écriture d'essayiste.



Bibliographie sélective :

Narcotice în cultura română. Istorie, religie și literatură [Les Narcotiques dans la culture roumaine. Histoire, religion et littérature], Jassy, Polirom, 2010 (rééd. 2011). Prix Spécial de l'Union des écrivains de Roumanie.

Ordine și Haos. Mit și magie în cultura tradițională românească [Ordre et Chaos. Mythe et magie dans la culture traditionnelle roumaine], Jassy, Polirom, 2004.

Imaginea evreului în cultura română [Le Juif imaginaire. Clichés antisémites dans les cultures de l'Europe centrale et orientale], Humanitas, Bucarest, 2001 (rééd. 2004).

Mythos & Logos. Studii și eseuri de antropologie culturală [Mythos et Logos. Études et essais d'anthropologie culturelle], Nemira, Bucuresti, 1997(rééd. 1998).

Motive și semnificații mito-simbolice în cultura tradițională românească [Motifs et significations mytho-symboliques dans la culture traditionnelle roumaine], Bucarest, Minerva, 1989.

Traductions :

Allemand

Konstruktionen des Judenbildes. Rumänische und ostmitteleuropäische Sterotypen des Antisemitismus [Imaginea evreului în cultura română], Hartung-Gorre, Konstanz, 2002, et Frank & Timme, Berlin, 2010.

Anglais

Inventing the Jew: antisemitic stereotypes in Romanian and other Central-East European cultures [Imaginea evreului în cultura română], University of Nebraska Press, 2009.

Italien

Il diluvio, il drago e il labirinto. Studi di magia e mitologia europea comparata, Fiorini, Vérone, 2008.

Imaginea evreului în cultura română

Le Juif imaginaire. Clichés antisémites dans les cultures de l'Europe centrale et orientale

Droits détenus par:

Humanitas, Gabriela Nica: gabriela.nica@humanitas.ro

Le Juif imaginaire : clichés antisémites dans les cultures de l'Europe centrale et orientale est une étude d'imagologie ethnique, qui propose de démontrer les mécanismes psychologiques, culturels et religieux qui font naître les stéréotypes antisémites et qui les font durer dans le temps et dans l'espace. L'auteur étudie ce phénomène au niveau de la culture populaire comme de la « haute » culture (littérature, politique, arts visuels), avec pour but de montrer les similitudes et les différences de ces divers clichés en Europe centrale, notamment en Roumanie. Ce livre a reçu cinq prix prestigieux en Roumanie et en Israël. Son édition américaine a été recensée très positivement dans *T.L.S., East Europeans Jewish Affairs, American Historical Review, Journal for the Study of Antisemitism, Holocaust and Genocide Studies, Shofar, Choice, etc.*

Extrait

[...] À la fin du XIX^e siècle, B.P. Hasdeu résumait ainsi les opinions des paysans roumains, que lui avaient transmises les professeurs ruraux : « Les étrangers qui traversent le village, s'ils sont chrétiens, sont bien vus par les villageois, qui les accueillent et prennent soin d'eux. Les vrais étrangers ce sont plutôt ceux qui ont une autre loi ou une autre foi en Dieu. Les juifs sont considérés par le peuple comme des individus étrangers par la nation, par la religion et par les pires qualités ». À la même époque, l'écrivain Ion Slavici observait le fait que le Roumain « est extraordinairement accueillant, mais seulement avec les Roumains ; pour les étrangers, sa maison se ferme, et dans certains localités on va jusqu'à refuser à l'étranger ne serait-ce qu'un verre d'eau ». Vers 1664, Paul Beke (jésuite hongrois, curé de la paroisse catholique de Iași) observait que le Moldave est accueillant « surtout envers celui qui connaît la langue du maître », et quelques années plus tard Evlia Celebi (homme de lettres ottoman) notait que les Roumains « vivent en bons termes avec le peuple arménien ; ils n'aiment par contre pas du tout les juifs ». À l'inverse, Cantemir croyait que, en Moldavie, l'hospitalité (en l'occurrence, celle des monastères) ne dépendait pas de la confession de l'étranger ni de la langue qu'il parle, mais il semble ici s'exprimer en des termes excessifs : « Nous devons louer la manière dont les hôtes sont accueillis dans les monastères de Moldavie. Tout voyageur qui s'arrête là-bas – qu'il soit chrétien [chrétien-orthodoxe], juif, turc ou arménien – non seulement est bien accueilli, mais, s'il veut prolonger son séjour une année entière [...], il reçoit de la nourriture et des soins ».

Remettant en question la mythologie de l'hospitalité et de la tolérance roumaines, Lucian Boia observe à bon droit que, en réalité, « ce n'est pas le Roumain qui est particulièrement hospitalier, mais le paysan roumain, et non seulement le paysan roumain, mais le paysan tout court ». Autrement dit, l'hospitalité est le propre des sociétés et des mentalités traditionnelles.

Il faut également noter que le sentiment de l'hospitalité à l'œuvre dans les sociétés traditionnelles est en bonne mesure déterminé par des considérations magiques et rituelles. « Autrefois *l'étranger-xenos* n'était pas seulement un personnage qui inspirait la peur, ou la curiosité – écrit Andrei Cornea –, mais aussi un individu entouré d'une aura

de mystère. *Qui* est-il, de fait, *d'où* vient-il ? est-il réellement celui qu'il dit être ? » Peut-être est-ce un magicien ambulant, un « solomonar », un sorcier venu éprouver la bonté des villageois, ou bien quelque « docteur sans-le-sou », à l'instar du saint chrétien Thalaleu Athanase, qui errait (marcher *teleleu Tănase*, dit la langue roumaine) de village en village pour guérir gratuitement les malades du corps et de l'âme ; peut-être est-ce un dieu travesti, comme chez Homère : « Souvent les dieux, semblables à des hôtes étrangers, parcourent les villes pour être témoins et de l'injustice et de la piété des hommes » (*Odyssée*, XVII, 485-486, trad. Baresté). Dans ces conditions, conclut Andrei Cornea, « l'hospitalité – laver les pieds des voyageurs, se courber devant eux, leur tuer une volaille, leur offrir un repas – devient une sage précaution contre les désastres qu'une divinité masquée, sournoise et retorse pourrait déclencher contre eux à tout moment ».

D'autre part, le paysan est hospitalier envers « l'étranger » (envers « l'autre ») *aujourd'hui*, pour que lui et les siens connaissent l'abondance *demain* (tout le reste de l'année) ; le paysan offre à « l'étranger » (à « l'autre ») *ici*, pour que lui et ses morts reçoivent *là-bas* (dans l'au-delà). Voir, en ce sens, la tradition chrétienne-orthodoxe de commémoration des morts, où l'on donne l'aumône aux pauvres et aux étrangers. « Celui qui donne, se donne à soi » – ce proverbe roumain résume toute cette mentalité. Les coordonnées de l'hospitalité traditionnelle semblent dessiner le contour d'une logique de « contrat » rituel, de réciprocité magique (*Do ut des* : « je te donne, pour que tu me donnes »). Dans ces conditions, l'hospitalité rituelle n'est pas nécessairement déterminée par des sentiments d'altruisme ou de générosité, mais plutôt par le code culturel archaïque de la communauté. Ce n'est pas peu de chose, d'autant qu'il existe d'assez nombreuses collectivités fermées, isolées et endogames, fondées sur des codes culturels essentiellement différents, qui incluent la *xénophobie magique* (sur la base du principe *hospes hostis* – « l'étranger est un ennemi » – et de la règle *adversus hostem aeterna auctoritas* – « contre l'ennemi, éternelle autorité », voire le *xénocide rituel*).

Notes de présentation et traduction
de Nicolas Cavaillès



Adrian Oțoiu

Coaja lucrurilor sau Dansînd cu Jupuita

Le Zeste des choses ou Dansant avec l'Écorchée

Adrian Oțoiu, né en 1958, est maître de conférences auprès de la section de littérature d'expression anglaise de la Faculté de Lettres de l'Université du Nord (Baia Mare), docteur ès lettres roumaines de l'Université « Babeș-Bolyai » (Cluj-Napoca) et membre de l'Union des écrivains de Roumanie depuis 1997.

La 1^{re} édition de son roman unique a reçu le prix de début tant de l'Union des écrivains que de l'ASPRO (Association des écrivains professionnels de Roumanie). L'auteur s'est depuis tourné vers la prose courte et l'essai critique. Son étude sur la lecture de Joyce en Roumanie est parue dans le recueil *The Reception of Joyce in Europe* (Continuum Press, Londres, 2002), et son essai « Automobile Metempsychoses in the Land of Dracula », dans le recueil *Autopia : Car and Culture* (Reaktion Books, Londres, 2002).

Il a également traduit en roumain le roman *At Swim-Two-Birds* de Flann O'Brien (Paralela 45, Pitești, 2005), et des traductions de quelques-uns de ses récits ont paru en Hongrie et aux États-Unis.

Coaja lucrurilor sau Dansînd cu Jupuita
Le Zeste des choses ou Dansant avec l'Écorchée

Droits détenus par :
Polirom, Ines Simionescu: ines.simionescu@polirom.ro

Bien que (à l'instar de l'*Ulysse* joycien, dont l'auteur se revendique) *Le Zeste des choses...* dure le temps d'une seule journée de la vie de l'architecte Stéphane Gliga, dans un chef-lieu de la Roumanie des années 80, tant de plans et de styles ont le loisir de s'y imbriquer en un rébus infini, que – à la fin de l'histoire – *ça ne se raconte pas !* Pourquoi cet antihéros fuit-il son passé et, au fond, la vie même ? Est-ce une question de caractère, de tempérament – se rajoutant à l'ambiance d'une société totalitaire tenant debout tel ce « Palais de Criss-Criss » des maquettes de l'Atelier d'urbanisme 8, et dont les interminables queues devant les magasins s'organisent en une vraie société parallèle, calquée sur l'autre et pratiquant le même double langage ? Et la fascination de Stéphane pour l'« Écorchée » (banal torse anatomique à l'usage des étudiants reconverti en « démiurge » et en Némésis), ne vient-elle pas d'une peur d'alpiniste de tomber (ôté le « zeste » des apparences) dans l'« aven » du non-sens de l'existence, pour se retrouver piégé dans cette « chambre forte » de ses souvenirs, absurde inventaire d'objets perdus étiquetés sur des étagères ? Faute de sens, on s'accroche aux mots-choses, comme le petit Eliade, cet alter ego. Sans même « parler comme un livre » (Robert Musil), « vivre comme on lit »...

Bibliographie sélective :

Ochiul bifurcat, limba sașie – Strategii transgresive în proza generației '80 [L'œil bifide, la langue qui louche – Stratégies transgressives dans la prose de la génération 80], études critiques, Paralela 45, Pitești, 2003.

Stîngăcii și enormități [Gaucheries et énormités], récits, Paralela 45, Pitești, 1999.

Trafic de frontieră – Proza generației '80 [Trafic de frontière – La prose de la génération 80], études critiques, Paralela 45, Pitești, 2000.

Chei fierbinți pentru ferestre moi [Clés brûlantes pour fenêtres molles], récits, Paralela 45, Pitești, 1998.

Coaja lucrurilor sau Dansînd cu Jupuita [Le Zeste des choses ou Dansant avec l'Écorchée], roman, Cartea Românească, Bucarest, 1996 ; Paralela 45, Pitești, 2002 ; Polirom, Jassy, 2010.

Extrait

Brinquebalant dans la brume fantomatique du matin, crachant des trombes de fumée, des gerbes d'étincelles et des gémissements mécaniques, se dandinant par-dessus les nids-de-poule géants creusés partout, grinçant au tangage à l'instar d'un gros paquebot égaré, qui sait comment, dans le bief étroit de la rue de la Reconstruction, la silhouette d'un TIR énorme est lentement en train de grandir sous leurs yeux. « On dirait qu'il est pas réel... » susurre quelqu'un, clignant des paupières à cause de ses feux de croisement. [...]

Le poids lourd est encore bien loin, que déjà les paris se sont mis à pleuvoir. « Volvo ? – Mertzedes ! – Mais non, c'est un DAF hollandais ! – Une bière ? – Tenu ! » Lorsqu'on entend les tout premiers craquements de branches cassées, là, les gens s'inquiètent. « Mais que vient foutre ce monstre dans notre ruelle ? ! – ... et dans notre bourgade ? – ... et dans notre p'tit pays ! – ... en dehors des trajets réguliers ! – Défoncer nos routes ! – Casser nos branchages ! – Souiller nos mares ! – Empoisonner notre air ! – Troubler notre tranquillité ! – Nous marcher sur la queue ! » Et toute la queue de s'agiter. « Ils nous foncent dessus comme des Vandales ! – À propos, d'où qu'ils peuvent bien venir, ceux-là ? – Eh ben, à en juger d'après sa physiognomie... prognathisme du radiateur par rapport à la cabine... teint olivâtre métallisé... phares bridés, de type mongoloïde... – À tous les coups, c'est des Turcs, ça ! – Des Tartares ! – Des Hongrois ! » [...]

La houle des corps ressemble à celle de la mer, ballottant les bouées molles et suantes de ces têtes aux yeux de charbons ardents, tandis que des rafales de vent font crisser entre les mains les sacs en plastique vides et défraîchis... « Matez un peu là-haut ! » On y mate. L'étrave baignée de vapeurs... des lanternes de brume à la proue... une brise de musique déferlant des hauteurs de la cabine... le petit bonhomme-boudin de chez Michelin se balançant là-haut, sur le bastingage... l'aigle qui a collé ses ailes déployées sur le pare-brise perlé de la rosée d'autres cieux... et puis une quille interminable, azur et argent, tatouée d'inscriptions difficiles à saisir au vol, tête renversée... quelque chose d'empaqueté dans des bâches, toiles et autres voiles rutilantes, quelque chose d'aussi beau qu'un gigantesque cadeau de Noël... [...]

D'en bas, depuis le plancher des pékins ordinaires, on n'y voit pas grand-chose. C'est quoi, cette inscription en gros caractères hauts comme deux étages sur l'inco de la remorque ? Difficile à déchiffrer, l'angle est trop étroit, hum ! on dirait bien **HALTE IMPORTUNS**, nous voilà prévenus, on ferait donc mieux de nous occuper des affaires à notre portée, à savoir de cette ahurissante procession sans fin de satellites balèzes et d'énormes planétaires, de croix-cardans, de bruyants essieux, pneus, jantes et autres pignons, de barres de torsion et de

ressorts hélicoïdaux frémissants, de réservoirs pantagruéliques et de tuyauteries kilométriques, de pots d'échappement tonitrueux, boucliers, différentiels et autres engrenages, qui, tous, n'ont qu'un seul et même objectif : avancer, inlassablement, métal hurlant insensible à nos affects comme à nos bavardages.

« Vous permettez ? » – intervient un garçon pieds nus dans ses tennis, à savoir un de ces traîne-misère – « **EU**, en fait, c'est l'indicatif routier pour **EUrope**. – *Iorope* ? Ça existe pas ! – Qu'est-ce à dire ? ça existe pas ? ! – Je veux dire que c'est pas un pays. – Ben oui, mais y en a plein là-dedans, de pays. – Et alors ? qu'elle essaie seulement de nous prendre de force, là, on va lui montrer, nous, de quel bois on se chauffe ! – Mais enfin, papi, on y est pas déjà, nous aussi ? – Je te le fais pas dire, fiston, on y est toujours, je veux dire à la queue. À la queue de la queue, plutôt. Car, v'là ! ça fait huit heures qu'on a pas bougé d'un poil ! ah ! s'il pouvait cesser de tourner pour de bon, ce fichu monde ! » [...]

« Elle va s'casser le cou ! – Si elle va par là, elle est cuite ! » Ces cris visent le poids lourd, qui vient de s'engager sur une bande toute défoncée de ladite rue de la Reconstruction, creusée non pas seulement de nids-de-poule épiques et d'ornières dramatiques, mais aussi d'apocalyptiques fosses de canalisation et autres tranchées antichar du type EGL, tout ça bien camouflé sous ces mares hypocrites. Les avis de la queue aussitôt divergent en queue de poisson ; d'aucuns soutiennent *Iorope* : gare à toi, fais gaffe, par là y a un trou, fais un détour, c'est ça, bravo ! maintenant, bouge ton cul, ma fille ! Alors que d'autres sont contre : matez-moi ça, *Ahurlorope l'Ahurie*, l'est conne à tomber dans le trou, celle-là, ah ! bordel de Dieu de merdeuse de mes deux, ce coup-ci, tu t'en es tirée à bon compte, que tes essieux pètent, salope ! [...]

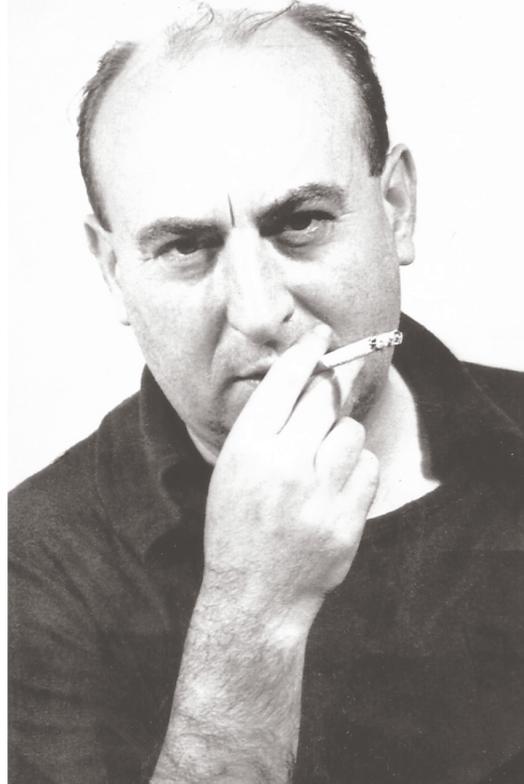
« Hé ! *Iorope*, en avant, toute ! y a c'gros trou qui attend plus que toi ! – Le trou des Bermudes ! – Fais gaffe ! *Achtung ! Vigyáz !* – Gare au trou ! – Tintin ! elle lui fonce droit dedans ! – Non, pas par là, ma fille ! – Hourrah ! En plein dans le mille ! – Victoire ! – Désastre ! – Ah ! malheureuse, pourquoi tu m'as pas écouté ? – Pari perdu, mon père ! Et ça prouve la supériorité de notre système routier ! – Ouille ! là, ils sont embourbés grave, y a pas photo ! – Mets les gaz, vas-y, mets les gaz ! – Là, ils peuvent mettre les gaz et la mère des gaz, ils s'en sortiront plus qu'à la saint-glinglin ! – Fiche ! ça patine raide ! – Sa suspension, l'est bonne pour la casse ! – *Kaputt !* – Non, sans blague ! c'est du matos allemand, ça, mon père, pas une boîte de conserve et trois ficelles, comme ta Dacia ! – Et c'est toi qui en parles, bouffon ? trabantiste à la noix ! » [...]

Notes de présentation et traduction
par Dominique Ilea

Lucian Raicu

O sută de scrisori din Paris

Cent lettres de Paris



Lucian Raicu (pseudonyme de Bernard Leibovici), née en 1934 à Iași et décédé en 2006 à Paris, diplômé de la Faculté de Lettres de l'Université de Bucarest et de l'École de littérature « Mihai Eminescu », est un des meilleurs essayistes roumains de la seconde moitié du XX^e siècle, dont les études sur Gogol, Tolstoï, Thomas Mann et Ionesco font autorité.

Rédacteur des revues bucarestoises *Gazeta literară* (devenue *România literară*) et *Viața Românească*, il s'est vu limoger de cette dernière (1958), puis de l'Union des écrivains de Roumanie. Les persécutions le poussent en 1986, avec son épouse, l'écrivaine Sonia Larian, à gagner Paris, où il sera chroniqueur aux émissions en langue roumaine de la *Free Europe* et de la *RFI*.

Bibliographie sélective :

O sută de scrisori din Paris [Cent lettres de Paris], choix parmi ses chroniques pour l'émission en langue roumaine de la *RFI*, Cartea Românească, Bucarest, 2010.

Dincolo de literatură [Par-delà la littérature], Hasefer, Bucarest, 2008.

« Journal en miettes » *cu Eugène Ionesco* [« Journal en miettes » avec Eugène Ionesco], Litera, Bucarest, 1993.

Scene din romanul literaturii [Scènes du roman de la littérature], Cartea Românească, Bucarest, 1985.

Calea de acces [La Voie d'accès], Cartea Românească, Bucarest 1982 ; Polirom, Jassy, 2004.

Reflecții asupra spiritului creator [Réflexions sur l'esprit créateur], Cartea Românească, Bucarest, 1979.

Critica – formă de viață [La critique – une forme de vie], Cartea Românească, Bucarest, 1976.

Gogol sau fantasticul banalității [Avec Gogol. Essai sur l'inconsistance], Cartea Românească, Bucarest, 1974 ; éditions de l'ICR, Bucarest, 2004.

Traductions :

Français

Avec Gogol. Essai sur l'inconsistance [Gogol sau fantasticul banalității], L'Âge d'homme, Lausanne, 1992.

O sută de scrisori din Paris Cent lettres de Paris

Droits détenus par:
Cartea Românească, Mădălina Ghiu:
ecr@cartearomaneasca.ro

Tout au long des années 90, Lucian Raicu a été, au micro de l'émission en langue roumaine de la *RFI*, la plume et la voix d'une série de chroniques hebdomadaires, dont certaines seront relayées par les revues *România literară* et *Vatra* (Târgu-Mureș). En 2010, sort à Bucarest un recueil d'une centaine de ces prises de vue « à chaud », au jour le jour, de la vie littéraire parisienne : parutions, conférences, expositions, interviews radiophoniques ou télévisées... On y retrouve ce Raicu maître du croquis au fusain, de la fléchette qui fait mouche, du petit angle insoupçonné qui vous redessine tout un paysage – tel (*mutatis mutandis*) un Philippe Sollers dans *La Guerre du Goût*. Textes à lire d'une traite, à peine jalonnés de pauses respiration : Benjamin Fondane – ce prophète imprudent ; Pascal, Bernanos ou Paul Ricœur – interrogations sur le mal et la souffrance ; mais aussi une sorte de « vie mode d'emploi » – comment « savoir jouir loyal de soi-même » (dirait Montaigne) ; le rire de Voltaire ou de Cioran – haro sur le cliché ; réflexion sur le « style » qui seul pourrait sauver le monde – avec Proust et Deleuze ; fascination pour la voix – de Mauriac, de Barthes ; prospections du côté d'Ionesco ou de Gherasim Luca ; dégonflage de la baudruche Paul Claudel ou portrait attachant d'Antoine Blondin, « le flâneur de la Rive gauche »... Tout Paris dans un grand millésime.

Extrait

J'en apprends des choses. Les témoins du mariage de Benjamin Fondane et de Geneviève Tissier – Paris, 1931 ; ils avaient fait connaissance cinq ans plus tôt – étaient Léon Chestov et Constantin Brancusi, deux exilés, eux aussi : le second, un excellent ami du poète, et le premier, le grand philosophe, son maître à penser existentialiste, anticonformiste courageux, radical. J'apprends – et, en l'apprenant, je m'empresse de la refaire circuler – cette – bonne – nouvelle, qui leur fait pareillement honneur, à tous les trois, sinon à tous les quatre (la mariée, à son tour, devant se révéler une figure exceptionnelle), dans les pages du dernier numéro d'une publication appelée *Bulletin de la Société d'Études « Benjamin Fondane »* (parue en français à Jérusalem, avec Monique Jutrin et Léon Volovici à la tête de son comité de rédaction). Elle publie des documents inédits et autres textes concernant Fundoianu-Fondane, la totalité des infos du monde à son sujet, dûment rassemblées avec une admirable dévotion. Par exemple, le fait que la toute récente réédition de l'essai de Fondane *Baudelaire ou l'expérience du gouffre* n'a pas été commentée uniquement dans *Le Monde* (j'avais déjà lu l'article de François Bott), mais aussi sur *France Culture* ; j'avais moi-même abordé la question dans l'une de mes *Lettres de Paris*, retraçant la « filiation » dudit essai, ses anticipations dans les articles roumains de l'adolescent précoce, qui vers dix-huit ans savait et comprenait déjà tout en matière de littérature française, avait des opinions sur tout et osait les communiquer sur un ton péremptoire inimitable, hardi, sans concession, qui resterait le sien au long des années de sa maturité française.

Que m'apprend-elle encore, cette feuille exhaustive ? Que notre collègue et ami Vincentiu Iluțiu, l'auteur d'une thèse de doctorat sur la poésie de Baudelaire, a pris part l'année dernière à un colloque déroulé à Paris sur le thème : « Benjamin Fondane et l'expérience du gouffre » – puisque Fondane ne fit pas moins que Baudelaire une expérience plénière des abîmes, à travers son œuvre, mais en non moindre mesure à travers sa vie et sa mort. Gazé par les nazis dans les semaines juste d'avant la fin de la guerre – je le sais depuis mon enfance, et je n'arrive toujours pas à m'y faire. Ni à cette idée, ni à cette autre, foudroyante-scandaleuse, qu'il se trouva, ici même, à Paris, quelqu'un pour le dénoncer comme juif.

Sensationnelles – pour ne pas dire bouleversantes –, dans le numéro mentionné du *Bulletin*, les lettres de l'épouse, Geneviève Tissier – mariée à notre poète, j'aime le rappeler, cette répétition est à mon oreille une musique bienfaisante... assistés de Chestov et de Brancusi –, à Jean Ballard, directeur

de la revue *Cahiers du Sud*, et à Claude Sernet, un autre ami de Fondane, rédigées de 1944 – tout de suite après son arrestation – à 1950. C'est, en effet – je cite l'éditorial de la publication –, « un document capital pour la connaissance de Fondane, mais également un nous permettant d'entrevoir le visage de celle qui fut sa compagne, de suivre son combat acharné au service de la survie littéraire de Benjamin Fondane ».

J'ai appris, il y a peu, un détail supplémentaire, non moins significatif de la qualité humaine du grand poète et philosophe (des miracles adviennent quand même, parfois, sur notre sombre planète !) : qu'une poignée d'amis, parmi lesquels, paraît-il, Jean Paulhan et Émile Cioran, eh oui ! ayant eu vent de l'internement de l'innocent mais imprudent Fondane, ont pour le sauver remué ciel et terre auprès des autorités, leur expliquant qui il était ; et que leur démarche ayant fini par aboutir, ils lui firent parvenir la bonne nouvelle, pour l'entendre refuser d'obtempérer parce que sa sœur, Lina, avait été « raflée » avec lui – pas question de l'abandonner entre les griffes de ces bourreaux... Son sens de l'honneur ne lui avait jamais fait défaut, il ne vacilla pas davantage à l'heure de l'ultime confrontation – c'est bon, c'est très bon à savoir.

Il est un adage, hélas, maintes fois confirmé : « ange en poésie, pourceau dans la vie ». Raison pour laquelle, faut-il que je le redise ? le monde des « littérateurs », plus souvent qu'à son tour, ressemble à un mesquin – même pas magnifique – enfer. Tant de natures lyriques, ineffables, trahissent des dessous peu reluisants, d'une manière fort déprimante pour leurs admirateurs. Mais cette terrible locution, la voilà qui peut connaître aussi des exceptions retentissantes, rédemptrices pour l'« espèce » tout entière, et des démentis...

Il résulte en outre, de certains témoignages, quelques-uns évoqués dans les lettres de l'épouse, que, détenu dans les conditions désormais notoires du camp de la mort, Fondane montrait une tranquillité stupéfiante, inébranlable, une dignité, hélas, tout à fait incongrue en ces lieux, s'obstinant à vivre dans l'esprit et la lettre de sa philosophie « existentialiste ». Avec pour principe tutélaire : *lutter contre les Évidences*. Ne pas les reconnaître comme telles. Non seulement dans des poèmes et des essais, mais surtout là où pareille « non-reconnaissance » est infiniment plus difficile à affirmer, là où les « évidences » s'appellent Maladie, Épuisement, Souffrance et Mort. À noter pour mémoire, cela aussi.

Notes de présentation et traduction
par Dominique Ilea



Răzvan Rădulescu

Viața și faptele lui Ilie Cazane

La vie et les agissements d'Ilie Cazane

Răzvan Rădulescu, né en 1969 à Bucarest, est diplômé de la Faculté de Langues étrangères et de l'Académie de Musique de Bucarest. Il a signé ses premiers écrits dans l'ouvrage collectif *Tablou de familie* [Tableau de famille, 1995] et a fait partie de plusieurs cercles littéraires, dont « Litere » [Lettres] animé par le poète et romancier Mircea Cărtărescu. Son ouvrage *Viața și faptele lui Ilie Cazane* [La vie et les agissements d'Ilie Cazane, 1997] a reçu le Prix de début de l'Union des écrivains roumains.

C'est un des romanciers les plus doués de ces deux dernières décennies. Dans ses écrits d'une virtuosité peu commune, le faste visionnaire et cru est doublé d'une ironie tragique. L'hyperréalisme s'allie à l'absurde fantastique et à la métafiction parodique. L'épopée, à l'utopie négative.

Răzvan Rădulescu est aussi co-scénariste des films de Cristi Puiu, dont *Marfa și banii* [La marchandise et les sous, 2001] et *Moartea domnului Lăzărescu* [La mort de monsieur Lăzărescu, 2005]. Il a écrit, également en collaboration avec Cristi Puiu, le scénario du film de Lucian Pintilie *Niki Ardelean, colonel în rezervă* [Niki et Flo, 2003].

Il a été directeur artistique d'*Elle Roumanie* et collabore, entre autres, à *Dilema*, *22* et *Cotidianul*.

Viața și faptele lui Ilie Cazane
La vie et les agissements d'Ilie Cazane

Droits détenus par :

Polirom, Ines Simionescu: ines.simionescu@polirom.ro

La vie et les agissements d'Ilie Cazane, le premier roman de Răzvan Rădulescu, est l'histoire croisée de deux destins qui portent le même nom mais qui ne se rencontrent pratiquement jamais, quoiqu'il s'agisse de père et fils. Ils sont séparés par le contexte politique de la Roumanie des années 50-60, atteinte de paranoïa exterminatrice pour construire un monde nouveau. Homme simple, mais personnage pittoresque, écornifleur sans maison ni argent, mais adroit à se rendre aimable à tous, Ilie Cazane père devait rencontrer Georgette au cours d'une de ses pérégrinations à Bucarest et se marier avec elle. Peu de temps après, il est arrêté et mis en examen par la Sécurité, pour révéler le secret de « grand propriétaire bourgeois » qui lui permet d'obtenir des productions agricoles vraiment miraculeuses. Ilie n'a toutefois rien à cacher, il est tout simplement favorisé par la grâce. Avec un humour noir et des qualités stylistiques irréprochables, les scènes de l'interminable enquête dont Ilie Cazane père fait l'objet restituent le profil-type du Roumain jeté dans les couloirs de la mort pendant ces années noires.

Orphelin de père, Ilie Cazane fils sera élevé par ses grands-parents, arrivera au lycée à Bucarest et rencontrera la propre fille du colonel qui a enquêté sur le cas de son père. Une série de personnages, qui incarnent de façon très réussie toute la typologie de la vie quotidienne de ces années, créent des ponts entre les deux Ilie Cazane et remplacent de façon ironique ce que l'Histoire a détruit : leur famille.

Bibliographie sélective :

Teodosie cel Mic, [Théodose le Petit], roman, Polirom, Jassy, 2006.

Viața și faptele lui Ilie Cazane, [La vie et les agissements d'Ilie Cazane], roman, Cartea Românească, Bucarest, 1997 ; Polirom, Jassy, 2008.

Închipuita existență a lui Raul Rizoiu [L'existence imaginaire de Raoul Rizoiu], nouvelle, in *Tableau de famille*, Leka Brâncuș, Bucarest, 1995.

Extrait

La famille Cazane

Ilie Cazane est né, au gré du hasard, le 6 septembre 1962, à Bucarest. Sa mère, Georgette, s'était mariée trois ans auparavant avec Ilie Cazane père, un personnage qui n'était pas dépourvu de pittoresque, d'après ce qu'en racontent ses amis. Il connaissait sur le bout des doigts les bistrotts de la capitale et, grâce à sa faconde irrésistible (dont son fils allait hériter), il avait même réussi à obtenir l'ouverture d'ardoises dans certains d'entre eux. La chose paraît d'autant plus inhabituelle que les tenanciers de bistrott bucarestois étaient, à cette époque-là, de simples employés de l'État et non les propriétaires des lieux. La seule explication plausible à cela pourrait être que, sous l'effet hypnotique du charme de Cazane père, les chefs de bistrott se transportaient mentalement dans la période de l'entre-deux-guerres, revivaient leur condition fondamentale de patron qui régnait sur les tables, les chaises, les verres, le débit de boissons et de repas, et disaient :

– Bah, Ilie, tu sais bien que, si tu n'as pas de sous, tu peux venir chez moi sans te faire de souci et manger à crédit.

Charmeur, comme si les choses allaient de soi, Ilie approuvait, à la satisfaction momentanée du patron. Ce n'est qu'ensuite que ce dernier se rappelait, comme tiré d'un rêve, que le restaurant n'était pas à lui ; il en était alors de sa poche, en hochant la tête – Ah, Cazane, Cazane ! –, décidé à lui réclamer son dû le lendemain. Le lendemain, Cazane ne se montrait pas ; c'était, dans le fond, un homme pas sérieux, fuyant, et c'est pour cela que ceux qui le connaissaient n'avaient guère confiance en lui. Le surlendemain, il ne se montrait pas davantage. Il avait d'autres endroits où aller. On prétend qu'il avait des ardoises ouvertes dans quelque six bistrotts. Il faisait sa réapparition au bout d'une semaine, saluait cordialement sur le seuil ; les clients, dont la plupart le connaissaient, se sentaient saisis d'une étrange excitation, et le patron, quoiqu'il l'eût étranglé deux minutes auparavant, lui demandait, confus :

– Allez, assieds-toi, qu'est-ce que je te sers ?

Cazane réfléchissait un instant, choisissait (« Eh bien, qu'est-ce que vous avez de bon aujourd'hui ? ») nourriture et boisson, et s'asseyait à une table. On ne pouvait dire de lui qu'il avait ses préférences. Personne n'a réussi à tirer une règle de la façon dont il choisissait ou refusait la compagnie des autres clients, en gros toujours les mêmes, des gargottes qu'il fréquentait, et ce parce que, dans une certaine mesure, Cazane se suffisait à soi-même. Comment expliquer autrement l'attitude quasi indifférente de ses amis, que Cazane fût joyeux et exubérant ou, au contraire, qu'il fût seul à une table, triste et le regard dans le vide ? Cazane était comme il était, et tout, dans sa propre attitude, trouvait sa parfaite justification. Même plus tard – j'en mets ma main au feu – lorsqu'ils ont appris sa mort, ceux qui le connaissaient n'ont rien trouvé de mieux à dire que « ah ».

Notes de présentation et traduction
par Philippe Loubière

Adina Rosetti

Deadline

Deadline



Adina Rosetti, née en 1979 à Brăila est diplômée de la Faculté de Sciences économiques de l'Université Roumano-Américaine et d'un cours postuniversitaire de journalisme à l'Université de Bucarest.

Elle commence à écrire des reportages et des articles à partir de 2004 dans *Dilema Veche*, puis dans *Dilematica*. Elle travaille deux ans à *Time Out*, tout en parcourant Bucarest de long en large, cherchant à découvrir ses histoires et ses secrets. A partir de 2008 elle est rédactrice à la revue *ELLE*, où elle est chargée de l'agenda culturel, quand elle n'interviewe pas les psychologues sur les mystères de l'âme féminine.

« Maîtrisant à la perfection plusieurs registres de style, avec ironie et un humour de qualité, dosé avec précision, l'auteur de *Deadline* parvient, à 31 ans à peine, à éclairer la « réalité » fictionnelle d'irrisations de fantastique, que l'on ne retrouve que chez les grands écrivains » (Răzvan Petrescu, écrivain).

Extrait

Bibliographie sélective :

Deadline [Deadline], roman, Curtea Veche, Bucarest, 2010.

Deadline

Droits détenus par :

Curtea Veche, Ștefania Nalbant: rights@curteaveche.ro

Deadline est un roman léger, agréable à lire et qui évoque deux faits divers bucarestois : la mort d'une jeune femme de 29 ans, Miruna Tomescu, des suites d'une fatigue extrême, due principalement à sa vie professionnelle surchargée, et la découverte d'un artiste très original, Zaim, un sans-abri d'à peu près 70 ans dont la seule richesse consiste en ses valises de collages audacieux à l'égard du pouvoir communiste.

Les personnages qui tournent autour de ces deux « héros » sont soit des produits de la société moderne (des managers d'entreprises multinationales et leurs employés, des bloggeurs ou des convertis à l'écologie) ou au contraire, des personnes complètement dépassées par les événements, anachroniques dans leurs gestes et mentalités (la famille de Miruna dans une ville de province ou les retraités bucarestois du bar d'immeuble « en forme de U » où Miruna habitait).

Après l'annonce de la mort de Miruna, le bloggeur *skydancer* (réalisateur raté) décide de lancer sur internet un appel à une révolution contre les grosses entreprises qui exploitent leurs employés. En voulant filmer un documentaire avec sa caméra autour de la mort de Miruna, il tombe sur Zaim qui vit dans le local à poubelles de l'immeuble « en forme de U » et qui nourrit les pigeons du quartier. Le film n'arrive ni dans les salles de cinéma, ni dans la rédaction d'une grande télévision, seulement sur internet. Mais cela est suffisant pour que Zaim devienne célèbre.

CELA AURAIT PU ÊTRE UNE MORT COMME N'IMPORTE QUELLE AUTRE. Des dizaines, des milliers d'êtres humains meurent chaque jour et vous ne trouverez pas une seule ligne sur leur mort dans les pages d'un journal. Mais il avait suffi de quelques informations dans les quotidiens les plus importants et dans les journaux télévisés sur cette jeune fille blonde, de 29 ans à peine, que l'on avait trouvée morte sur le canapé de sa salle de séjour, pour déclencher une avalanche de réactions virtuelles sur les forums et les blogs. Bien plus, des gens de tous les coins du pays, dissimulés sous des noms d'emprunt, s'étaient unis en un bizarre front commun qui menaçait d'enfler jusqu'à éclater en révolution. Ce, si jamais, par on ne sait quel miracle, les mots écrits sur un écran et envoyés par un banal clic quelque part, au loin, dans un vaste réseau où tout paraît possible, avaient la possibilité de s'incarner et de se lancer dans quelque guerre. Du haut des tours d'acier et de verre, assis devant leurs écrans extra-plats, les doigts figés sur des souris sans fil et respirant l'air fraîchement recyclé du système de ventilation, les gens trouvaient que la mort surprenante de cette jeune fille anonyme était susceptible de changer en quelque sorte le cours des choses.

Entre temps, la victime, d'où tout était parti, (comme allait le déclarer par la suite un témoin oculaire un peu étrange qui s'activait à nourrir une bande de pigeons) était juchée tranquillement sur le clocher à bulbe d'une église baignant dans le doux soleil chaud du printemps. C'était une jeune fille aux cheveux blonds, ça, on le savait, c'est sûr, non seulement d'après les témoignages bizarres de ce témoin oculaire, mais aussi grâce à la photo parue dans les journaux, illustrant les articles qui relataient l'histoire de sa mort sur un ton tragique. Son visage le même dans toute la presse qui avait sans doute une source commune ne disait pas grand-chose, mais on avait tant parlé d'elle ces derniers jours, sa photo avait paru si souvent à tous les journaux télévisés, qu'on avait l'impression de la voir partout, se superposant au visage de la collègue de bureau, de la vendeuse de la boutique à côté, ou de la serveuse du restaurant où on allait manger à l'heure de la pause. Personne ne se serait étonné de voir cette fille blonde, maigrichonne et un peu effacée apparaître d'un jour à l'autre sur un panneau publicitaire exhibant ses dents d'un blanc impeccable pour une publicité de dentifrice aux vertus fabuleuses, souriant bêtement une cuillerée de yaourt-miracle à la bouche, où lascivement appuyée contre le capot d'une voiture de luxe argentée.

Bien que l'imagination du public ne puisse réfréner la conception de scénarios fantaisistes, les journaux et certaines chaînes de télévision avaient montré des images assez claires, dont même un enfant aurait pu conclure qu'il

s'agissait d'un enterrement : un cercueil de taille moyenne en bois rouge vernis, une famille en pleurs, une mère ravagée de douleur, un corbillard Mercedes (dernier modèle) et un cortège funéraire composé de voitures aux serviettes de couleur discrète, accrochées aux rétroviseurs, un prêtre un peu nasillard, qui chantait des paroles indistinctes, une bande de mendiants exhibant leurs infirmités qui se lamentaient pour avoir une petite pièce ou au moins une part supplémentaire de *coliva*⁴, une tante qui s'occupait de cierges, une autre qui prenait soin de la distribution des aumônes et une troisième (plus éloignée) qui faisait le va-et-vient dans le cimetière rappelant aux gens de venir à la maison pour le *parastas*, enfin, une horde de reporters qui cherchaient à arracher une déclaration à la mère endeuillée ou à persuader au moins un des amis d'enfance de la défunte de raconter une anecdote piquante qui ferait une bonne première page le lendemain avec pour sous-titre : « révélations sensationnelles ». Par-dessus tout cela, soufflait une petite brise douce, de printemps, qui faisait ondoyer les fleurs sur les tombes, gonflait les jupes de femmes et ébouriffait la barbe emmêlée du prêtre, déclenchant le fou-rire d'un gamin au premier rang, un cousin éloigné qui assistait au premier enterrement de sa vie.

Il n'y eut aucune révélation sensationnelle, la mère et la famille de la défunte refusèrent tout commentaire avec dignité, la tante aux cierges faillit frapper un cameraman trop indiscret de son sac à main noir et démodé, quant aux amis d'enfance, ils ne dirent que des banalités qui n'auraient jamais pu satisfaire les attentes d'un rédacteur en chef. Sans aucun événement imprévu ni intervention divine, le cercueil en bois rouge vernis où reposait la fidèle servante de Dieu avec ses longs cheveux d'un blond terne, étalés sur le satin blanc et ses pieds glacés chaussés de souliers qu'elle n'avait portés qu'à deux réveillons fut descendu dans la fosse sous les flashes des photographes, qui couvraient presque les soupirs douloureux des trois tantes. Tous les mendiants tapis dans le cimetière furent gratifiés d'une part de *coliva* et d'une

sarma maigre, dans des gobelets en plastique, de deux pommes dorées et de quelques craquelins secs que leurs gencives édentées n'avaient pas moyen de mâcher. Le prêtre reçut discrètement, comme il se doit les honoraires de l'enterrement, pendant que l'une des tantes essayait de protéger la maman affligée des reporters qui tentaient une dernière fois d'obtenir un renseignement béton.

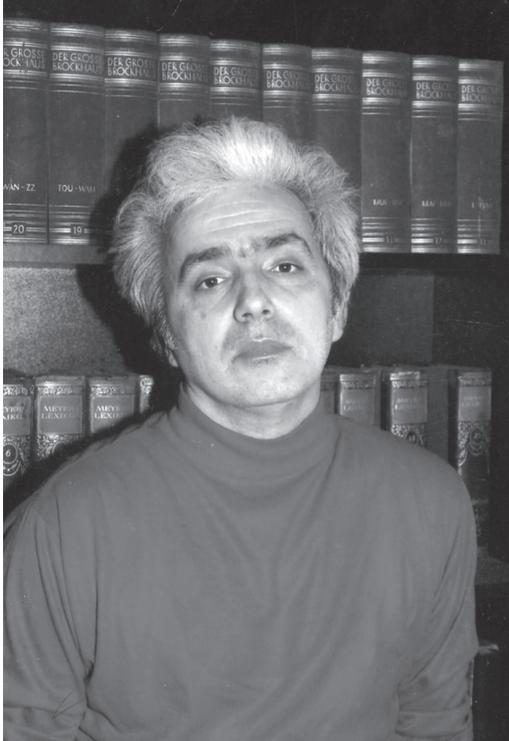
Quand le dernier ami d'enfance de la jeune fille blonde eut quitté le cimetière, les larmes aux yeux, le soir tombait pour de bon, les fossoyeurs avaient achevé leur travail et se dirigeaient vers le bistrot d'en face « Aux deux croix », et les reporters et photographes montaient dans les voitures de leurs journaux en demandant aux chauffeurs, lassés d'avoir fumé trop de cigarettes dans les allées du cimetière de province, de les ramener à Bucarest. Puis, le soir venu, le calme revint et plus personne n'entendit parler des mèches de cheveux blond terne et des souliers portés deux fois seulement à des réveillons.

Mais le monde virtuel explosa. De vives discussions sur *messenger* ébranlèrent les serveurs des entreprises, les pages du net parlant de la mort mystérieuse atteignirent un niveau inouï d'échanges qui augmentait d'heure en heure, les forums des journaux et de chaînes de télévision s'échauffèrent presque autant que pour la démission du président, cependant que les bloggeurs postaient avec une ahurissante frénésie des commentaires pour lesquels ils recevaient des réponses pratiquement en temps réel. Même dans les bureaux de ces édifices d'acier et de verre, les secrétaires des directeurs échangeaient des chuchotements et des regards complices, les collègues racontaient des ragots à voix haute, dans les cours intérieures en tirant avidement sur leurs cigarettes, les managers s'enfermaient dans leurs bureaux, sous prétexte de travail urgent, en fait balançant leurs chaussures, allumant des cigares et feuilletant, le cœur serré, les pages des journaux à la recherche de détails précis et de verdicts définitifs.

Mais le verdict était sur toutes les lèvres et dans tous les esprits comme la menace d'une épidémie terrible qui allait bientôt les frapper aussi. Malgré les déclarations contradictoires des médecins et des communiqués de presse au langage peu convaincant, il était évident pour tout le monde que Miruna Tomescu, une jeune fille d'à peine 29 ans, domiciliée à Bucarest, mais née dans la petite ville de X, diplômée d'une faculté de sciences économiques et employée d'une grande compagnie multinationale était morte pour une seule raison : trop de travail.

Notes de présentation et traduction
par Marily le Nir

⁴Parmi les traditions funéraires roumaines, les serviettes (à l'origine entourant le cierge offert au prêtre et au bedeau, et que ceux-ci donnaient ensuite aux pauvres) sont devenues un accessoire « kitsch » et font partie des « aumônes ». La *coliva* « le gâteau des morts » est une pâtisserie traditionnelle à base de blé bouilli dans du lait avec du sucre et des noix, décorée de bonbons colorés. Distribuée au cimetière le jour des funérailles, elle fait partie des « *parastas* » : cérémonies et repas en mémoire des défunts. Les *sarmale* (*sarma* au singulier) (feuilles de chou farcies à la viande et au riz ou « maigres » en période de carême), sont également traditionnelles. (N.d.T.)



Dan Stanca

Morminte străvezii

La Transparence des tombes

Né le 30 septembre 1955, **Dan Stanca** étudie les lettres à la Faculté de Philologie de Bucarest. Journaliste, spécialiste des thèmes politiques et culturels, romancier, ses débuts éditoriaux datent de 1992 avec *Vântul sau țipătul altuia* [Le vent ou le cri de l'autre]. Ses romans, dont certains écrits dans les années 80 apparaissent à un rythme soutenu, l'imposant comme un écrivain majeur. « Notre seul prosateur de facture éliadesque. Le seul chez qui le réalisme quotidien et la terreur de l'histoire bondissent brusquement dans le métaphysique, dans le symbolisme de la tradition hermétique, le seul alchimiste narratif intéressé en réalité, fasciné par le camouflage du sacré dans le profane » (Dan C. Mihăilescu). Il a été deux fois lauréat de l'Union des écrivains de Roumanie.

Morminte străvezii

La Transparence des tombes

Droits détenus par :
Dan Stanca, mut_ds@edituracorint.ro

La transparence des tombes commence par le récit de la vie d'une femme, écrit à la première personne : Ruxandra Albescu, spécialiste d'histoire de l'art, établie au Canada avec son époux et sa fille. Ruxandra est loin d'admirer son mari, Cristian, un homme effacé, dépourvu d'imagination qui travaille pour 40000 dollars par an chaque jour « très tard, penché devant un ordinateur, le bout des doigts presque devenus insensibles tapant sur le clavier ». Cette femme est nostalgique de l'homme qu'elle a aimé avant de se marier, Horia Cantacuzino, un brillant intellectuel, descendant d'une famille illustre dont plusieurs membres furent, au long de l'histoire, des princes régnants du Pays Roumain, mais lui-même fruit d'une mésalliance avec une servante. Resté en Roumanie, Horia obsède encore Ruxandra. Elle l'évoque souvent, assoiffée dans le monde aseptisé où elle s'est installée de l'intensité paroxystique des instants vécus avec lui «... je ne peux oublier l'image des paroles qui jaillissaient telles des gouttes de sang et des éclats de dents brisées de sa bouche ouverte comme la caverne d'un futur imprévisible ». Cristian et Ruxandra reçoivent la visite du professeur Balan, un médecin célèbre, venu pour la première fois au Canada. À la différence de Cristian regrettant son passé roumain et de la frémissante Ruxandra, qui ne s'accommode pas très bien du Canada, elle non plus, mais pour d'autres raisons, le professeur s'adapte immédiatement à son nouveau monde. Il va introduire dans l'histoire une deuxième histoire, celle de la relation d'une schizophrène, Elisabeta Smeianu avec une icône de Jésus Christ. Avec le récit du professeur, c'est le fantastique qui fait irruption dans le roman. Un fantastique d'une bouleversante évidence, invention de Dan Stanca.

L'auteur pousse très loin l'audace artistique, imaginant qu'en Roumanie la très controversée Cathédrale du Salut de la Nation a été inaugurée. Les prêtres qui doivent s'occuper de la cathédrale s'aperçoivent que les clés ont disparu et les ouvriers, venus forcer les entrées, constatent qu'en fait, il n'y a plus d'entrées, car, entre temps, le mur a englobé toute la surface.

La surprise est grande, quand, à la fin du roman, le professeur Balan offre à ses hôtes canadiens la version « réelle » (prosaïque) de ce qui est arrivé à la cathédrale. (Adaptation de la préface d'Alex Ștefănescu)

Bibliographie sélective :

- Noaptea lui Iuda* [La nuit de Judas], Humanitas, Bucarest, 2007.
- Morminte străvezii* [La transparence des tombes], Corint, Bucarest, 2006.
- Mila frunzelor* [La pitié des feuilles], Editura Redacției Publicațiilor pentru Străinătate, Bucarest, 2004.
- Drumul spre piatră* [En allant vers la pierre], Editura Fundației PRO, Bucarest, 2002.
- Pasărea orbilor* [L'oiseau des aveugles], Albatros, Bucarest, 2001.
- Domnul clipei* [Le seigneur de l'instant], ALLFA, Bucarest, 2000.
- Ultimul om* [Le dernier homme], Polirom, Jassy, 1999.
- Apocalips amânat* [Apocalypse ajournée], Cartea Românească, Bucarest, 1997.
- Aripile Arhanghelului Mihail* [Les ailes de l'archange Michel], Nemira, Bucarest, 1996.

Extrait

Je voudrais me faire des reproches d'avoir quitté mon pays, mais je ne peux pas. Je n'éprouve pas le moindre regret, bien que, normalement, au bout de quelques années la nostalgie aurait dû m'envahir. Les nouvelles de Roumanie me laissent de glace. Je ne les retiens pas. Qu'elles viennent de mon pays ou d'Indonésie, aucune différence. Je regarde rarement la télévision et alors, je contemple, absente, avec un peu de mépris et de vague compassion les malheureux qui se débattent à l'autre bout de la planète pour un quignon de pain. Que de tracas, que d'acharnement... Une fois arrivée, ici, de l'autre côté de l'océan, au Canada, j'ai compris, enfin, que ce n'était pas la peine de se tourmenter. Nous représentons sans doute la famille modèle des environs des Grands Lacs. Nous sommes venus de chez nous avec la sagesse de nous contenter de peu et ce que nous avons obtenu, ici, est exactement le peu qui nous paraît beaucoup et nous donne le sentiment d'être heureux. Cristian est le mari parfait, le mari éternel et je le dis sans la moindre ironie. Auprès de lui, je me sens à l'abri. J'ai acquis ce calme auquel tout être humain doit aspirer, homme ou femme, un calme qui procède semble-t-il, d'avant la naissance, celui que l'on ressentait enfant, en jouant, que l'on vit dans les instants intenses de l'amour, qui ne vous a pas quittée quand votre propre enfant est né, qui, certainement, passant par la vieillesse comme un guide soumis, vous conduira au-delà des voiles de la mort...

Ces édifices vertigineux d'acier et de verre ne vous écrasent pas, ne vous émeuvent pas, ne vous font pas de mal, ne vous exaltent pas. Ils ressemblent aux pièces gigantesques d'un jeu pour extraterrestres, pouvant être démontées et interverties n'importe quand. ...

... Dans le bureau d'un de ces édifices, Cristian travaille, jusque tard le soir, penché devant un ordinateur, tapant sur les touches du clavier du bout, devenu presque insensible, de ces doigts qui dans son enfance jouaient du piano ah, la nostalgie !- et qui, pour un revenu annuel de

40000 dollars a renoncé à toute sa famille, ses oncles, ses tantes, ses cousins. Je n'avais jamais vu de famille plus unie que la sienne...

... Quand je suis entrée dans leur famille je me suis sentie gauche, une intruse, comme une femme ramassée dans la rue, dans un terrain vague et amenée au milieu de ces gens accueillants et bons... qui ne comprenaient rien de mes silences, du fait que je ne pouvais me contenter d'être une épouse, parce que j'avais ma personnalité, et ne serais jamais une bonne ménagère et bonne cuisinière comme il l'auraient sans doute souhaité. En apprenant que je voulais faire encore d'autres études en fac, ils furent tellement surpris qu'ils ne purent même plus se montrer contrariés.

Notes de présentation et traduction
par Marily le Nir

Lucian Dan Teodorovici

Matei Brunul

Bruno Matei



Lucian Dan Teodorovici, né en 1975 à Rădăuți, déborde d'énergie créative et littéraire et mène de front la rédaction de ses romans et son activité de coordinateur chez Polirom de la collection « Ego. Prose », devenue célèbre pour avoir permis l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains. Ce nouvelliste efficace, à la plume sarcastique et noire ne recule pas non plus devant de multiples collaborations avec la presse culturelle et littéraire de son pays. Quelques nouvelles ont pour la première fois été traduites en français, en 2008, puis les traductions de plusieurs romans se sont enchaînées dans toute l'Europe, en Allemagne, en Italie et en Espagne, en Hongrie et en Bulgarie, alors que – ironie du sort – aucun projet éditorial d'ampleur ne s'est encore concrétisé en France. Lucian Dan Teodorovici prouve avec son dernier roman intitulé *Bruno Matei* qu'il est devenu un romancier aguerri. Il délaisse l'ironie, les pirouettes, le burlesque et l'humour noir pour nous livrer un roman tendu et sombre autour de trois personnages merveilleusement campés.

Bibliographie sélective :

Matei Brunul [Bruno Matei], roman, Polirom, Jassy, 2011.

Celelalte povești de dragoste [Les autres histoires d'amour], roman, Polirom, Jassy, 2009.

Atunci i-am ars două palme [Alors je lui ai flanqué deux gifles], nouvelles, Polirom, Jassy, 2004.

Cercul nostru vă prezintă [La Caste des suicidés], roman, Polirom, Jassy, 2002 et 2007.

Traductions :

Allemand

Dann ist mir die Hand ausgerutscht [Atunci i-am ars două palme], Pop Verlag, Ludwigsburg, 2009.

Anglais

Our Circus Presents... [Cercul nostru vă prezintă], Dalkey Archive Press, Campaign-Illinois, 2009.

Espagnol

Casta de suicidas [Cercul nostru vă prezintă], El Nador, Valence, 2011.

Français

« Pour les taches difficiles », « Chewing-gum », « Moïse le mendiant » et « Un homme comme un autre », in *Pas question de Dracula*, recueil de nouvelles de Lucian Dan Teodorovici, Dan Lungu et Florin Lăzărescu, Non Lieu, Paris, 2008.

Hongrois

Cirkuszunk bemutatja [Cercul nostru vă prezintă], L'Harmattan Könyvkiadó, Budapest, 2009.

Italien

La casta dei suicidi [Cercul nostru vă prezintă], Aisara, Cagliari, 2011.

Un altro giro, sciamano [Celelalte povești de dragoste] Aisara, Cagliari, 2011.

Matei Brunul

Bruno Matei

Droits détenus par :

Polirom, Ines Simionescu: ines.simionescu@polirom.ro

Bruno Matei est marionnettiste et amnésique. La poupée de bois qu'il porte en permanence sur son bras, qui fait fuir les passants et met la milice à ses trousses semble plus animée que lui-même. Lequel des deux est la vraie marionnette ? Au fil du roman, on découvre Bruno, personnage tragique et candide, manipulé par le destin et l'histoire avec un grand H, celle de la Roumanie vers 1959. Né dans une famille italo-roumaine, parti à Salerne en 1937, l'enfant grandit en découvrant la passion des monteurs de marionnettes à fil. Après la guerre, il rentre dans son pays, est employé par un théâtre mais tombe dans l'enfer policier et concentrationnaire de la « démocratie populaire » en train de s'instaurer. Il est arrêté sans raison valable et après un procès expéditif, il vit le long calvaire de dix années de prisons et de camps de travail. Puis c'est l'amnésie à la suite d'un accident sur un chantier. Le romancier expérimenté qu'est Lucian Dan Teodorovici construit l'intrigue avec économie et simplicité. Trois personnages principaux nous tiennent en haleine. Le marionnettiste est surveillé par un sbire (le camarade Bojin) à la psychologie très complexe révélant les failles du système totalitaire et il est accompagné d'Eliza, une jeune femme cristallisant une histoire d'amour étrange et au dénouement tout à fait inattendu.

Dans cet extrait, Bruno qui vient d'échapper à la mort se réveille de son coma. Il est amputé de vingt ans de mémoire.

Extrait

D'abord des sons. Ils lui parvenaient de quelque part de l'intérieur de ce brouillard épais et blanc qui l'entourait. Il ouvrit les yeux, toujours ce blanc, pas une seule image. Peut-être ne les avait-il pas ouverts ? Doucement, au bout de quelques instants interminables, il commença à voir. Des champs défilaient près de lui, des collines, une rivière, des buissons, de grands arbres, des montagnes s'entassaient sans crier gare, lui tombaient dessus, s'éloignaient. Et une amertume suffocante : l'Italie. Il ne voulait pas s'en aller en Italie, ils l'avaient pris de force, il les détestait. Il les détestait elles, ces deux grandes personnes qui se tenaient près de lui, un homme, une femme. C'était qui, c'était quoi, l'Italie ? C'est quoi l'Italie ? Pourquoi on doit partir en Italie ? C'est où l'Italie ? Non, il ne voulait pas du tout aller là-bas. Si au moins il savait ce que c'est, l'Italie.... Et puis, soudain, retour dans le brouillard épais.

– Il revient à lui ! – la voix d'une femme.

– Pourquoi il se débat ? – la voix d'un homme.

– Je ne sais pas, écartez-vous, je vous prie – la voix d'un autre homme.

Des mains comme un étou.

– J'en fais mon affaire, on est là pour le surveiller. C'est un prisonnier après tout...

– Et vous croyez qu'il va s'évader dans cet état ?

– J'ai des ordres, camarade docteur.

– Oui. Oui. Ecartez-vous maintenant.

Les mots tournaient autour, dans la vapeur laiteuse qui l'empêchait de voir. Il commença à les comprendre quand ils s'assemblèrent et furent assez nombreux pour qu'il en décrypte le sens. Pourtant, tout ça n'avait ni queue ni tête, ces mots ne parlaient pas de lui. Il avait sommeil, terriblement sommeil. C'est pour ça qu'il ne voyait rien : il gardait les yeux fermés. Il les ouvrit. Sur une banquette, sa mère. Près d'elle, son père. Georges. Georges. Georges et Clara. C'était à cause d'elle, c'était elle qui voulait aller en Italie. L'Italie, un pays. Un autre pays. Ils étaient en Roumanie, elle voulait l'Italie. Ils étaient dans le train. Lui aussi, c'était sa faute. Son père. Encore plus sa faute ! Son père. C'était surtout lui qu'il détestait et il sentit sa haine descendre dans ses mains sous forme de tremblements et de crispation de tous ses muscles. (...) » Je ne veux pas qu'on aille en Italie, Je veux pas. » « Qu'est-ce qui te prend ? Tu débloques ? » « C'est pas moi qui débloque, c'est toi » « Tu viens de dire quoi ? » « Tu débloques un peu plus chaque

jour ! » Une lourde gifle de son père, une immense furie dévalant sur lui, là, dans le train. Puis le désespoir. Puis le sommeil. Il avait terriblement sommeil, il referma les yeux. Blanc. Quelqu'un le retenait par les mains, par les pieds. Il fit un effort pour voir de nouveau. Juste entreouvrir les paupières, même si c'est difficile. La grande vitre du train. Les montagnes. Une courbe, le train entrant dans un tunnel. C'est tout. Puis le noir, puis le blanc. Le noir, le blanc. Puis plus rien, comme une immersion.

D'autres mots le tirèrent de l'abîme, plus tard, beaucoup plus tard. Il sentait qu'il est très tard. Il ouvrit les yeux avec peine, le blanc laiteux bascula dans l'aigu, la douleur, la pointe enfoncée dans le crâne l'obligeant à serrer les paupières, à se protéger d'une lumière si puissante.

– Reste tranquille, n'essaie pas de bouger.

Des paroles pour tenter le contraire. Mais il se sentit impotent, il avait l'impression de bouger sans bouger, comme si sa main se levait, flottait, impondérable, retenue toutefois par des fils à la main en chair et en os qui gisait sur le lit. Il s'efforça de parler, de demander quelque chose, mais les mots ne décollaient pas de ses lèvres – il savait qu'il devait demander quelque chose, mais quoi ? Comme si la question n'existait qu'au plus profond de lui-même, sans les mots pour la porter. Où se trouvait-il ? C'étaient les mots qu'il fallait prononcer et il finit par les découvrir. Juste savoir où il se trouvait. Mais ces mots se délestèrent de tout sens et s'évanouirent en chemin, avant d'arriver sur ses lèvres qui ne purent les prononcer. Très vaguement, une réponse : dans le train, vers l'Italie. Là où... où... Une dispute. Un tunnel. Rien. Mais non, pas là bas.

– Tu es à l'hôpital, dit la même voix. Tu as subi un grave accident.

Un accident ? Où ça ? Dans le train ? Ses paupières refusaient de se soulever, bloquées par la lumière blanche, aigüe, qui aurait de nouveau pénétré jusqu'au cœur de son cerveau si elles s'étaient soulevées. [...]

Rien n'avait de sens. Pas même son nom. Bruno. Bruno. Bruno. Bruno Matei. Son nom. Il ne s'en souvint qu'au moment où, vaincu, son bras se reposa sur le lit. Comme si cet aller et retour s'était compté en kilomètres, comme s'il avait galopé comme un fou pour parcourir les quelques brisures d'espace qui le séparaient des draps. Bruno Matei.

Notes de présentation et traduction
de Laure Hinckel



Radu Țuculescu

Stalin, cu sapa-nainte

Hardi Staline, avec sa bêche

Musicien, journaliste, réalisateur de télévision, passionné par le théâtre, **Radu Țuculescu** est un écrivain original et extrêmement dynamique, membre de l'Union des écrivains de Roumanie et de ASPRO. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues européennes. Lui-même traducteur de littérature germanophone, il a publié plus de 10 volumes bilingues de poésie et prose courte aux éditions Biblioteca Revistei, Familia et Cogito.

Lauréat de nombreux prix littéraires, il crée en 2007 l'Association multiculturelle Internationale ARS MARIS et anime chaque année un festival artistique international à Reghin, en Transylvanie.

La pièce de théâtre tirée de son ouvrage paru en 2006, *Poveștirile mameibătrîne* [Les contes de la mère vieille], est entrée, entre autres, au répertoire du Théâtre Orfeus de Prague.

Bibliographie sélective :

Povestirile mameibătrîne [Les contes de la mère vieille],
Cartea Românească, Bucarest, 2006.

Ce dracu se întâmplă cu trenul ăsta ? [Que diable
arrive-t-il à c'train ?], Eikon, Cluj-Napoca, 2004.

Aventuri în anticameră [Aventures dans l'antichambre],
Paralela 45, Pitești, 2001,

Cuptorul cu microunde [Le four à micro-ondes], Dacia,
Cluj-Napoca, 1995.

Umbra penei de găscă [L'ombre de la plume d'oie],
Dacia, Cluj-Napoca, 1991.

Degetele lui Marsias [Les doigts de Marcias], Dacia,
Cluj-Napoca, 1985.

Ora păianjenului [L'heure de l'araignée], Albatros,
Bucarest, 1984.

Vinzătorul de aripi [Le vendeur d'ailes], Dacia,
Cluj-Napoca, 1982.

Traductions :

Allemand

*Der Mikrowellenherd : der Roman Eines Plattenbaus
in zehn Aufzügen*, Lehner, Vienne, 2008.

Hongrois

Liften, Vadamosi Vendégség Résztvevői,
Zalaegerszeg, 1996.

Stalin, cu sapa-nainte Hardi Staline, avec sa bêche

Droits détenus par:
Cartea Românească, Mădălina Ghiu:
ecr@cartearomaneasca.ro

Le roman « *Stalin, cu sapa înainte* » [Hardi Staline, avec sa bêche] pourrait être un roman autobiographique, d'autant plus que la première couverture reproduit une photo de l'auteur enfant avec son père et des amis des celui-ci. Écrit à la première personne du singulier, les séquences de l'ouvrage jonglent entre passé et présent, en s'entrecoupant abruptement. Alors que le présent se réduit à une seule journée de la vie du personnage principal, Adrian Loga (écrivain lui-même), le passé retrace avec des détails amusants ou, au contraire dramatiques, l'enfance d'Adrian, son adolescence et sa jeunesse.

Stalin cu sapa înainte est un refrain qu'invente l'enfant et qu'il chante naïvement (au grand dam de sa mère) lors de la mort de Staline : « Un homme était mort, qui s'appelait Staline. Ce nom me semblait connu, je l'avais déjà entendu prononcer à la maison, ou près du tas de bois ».

Extrait

Il était une fois un avion, couleur d'aluminium brillant. Il avait la taille d'un poing d'enfant dodu. Il était pourvu de trois roues qui ressemblaient à des pièces de cinq centimes. Deux devant et une derrière, sous la queue. Par les minuscules fenêtres de la carlingue on pouvait apercevoir la tête de l'aviateur. Il portait un casque et des lunettes. Parfois je m'imaginai être le pilote de l'avion argenté. Il ne volait pas. Il fallait tourner une petite clé qui remontait un ressort. Ce ressort tendu, on le faisait partir. La minuscule hélice commençait à tourner rapidement en vrombissant comme un bourdon et l'avion avançait sur le plancher en ligne droite. Soudain, il s'arrêtait. Un levier se détachait sous le fuselage qui faisait remonter la queue et l'avion culbutait. Une seule fois. Puis, il repartait. À intervalles réguliers il s'arrêtait et exécutait la culbute. Je m'attendais, parfois à le voir se transformer en dragon ou en monstre fabuleux. Comme dans les contes de fées. Mais l'avion poursuivait son mouvement jusqu'à ce que le ressort soit revenu à sa position initiale. Alors, il s'arrêtait et je voyais le pilote sourire béatement.

L'avion souriait avec lui. C'était mon sourire reflété dans l'éclat de son corps argenté. Même s'il ne décollait jamais du plancher, moi, je volais avec lui parmi les nuages et les étoiles. Je revenais sur terre, comme sortant d'un rêve.

Il était une fois un avion argenté qui ne volait pas, mais faisait la culbute. Comme nous aimions la faire dans l'herbe ou dans la neige. L'avion de mon enfance. Je ne me souviens d'aucun autre jouet. Si ce n'est des haricots qui nous servaient pour le jeu *t'en fais pas*. Une fois, en nous chamaillant avec mon partenaire de jeu, je lui avais enfoncé un haricot dans la narine droite. Sans méchanceté, mais avec détermination. Il avait fallu l'emmener à l'hôpital pour retirer le gros haricot blanc à petites taches brunes, sinon, il aurait pourri là-dedans et ça aurait empoisonné le sang qui coulait dans ses veines. La punition de mon père avait été à la mesure de mon méfait.

Cet avion m'a accompagné un bon moment dans ma vie. Un beau jour, je l'ai perdu. Ou c'est lui qui m'a perdu. Le pilote avait été le premier à disparaître mystérieusement. Comment était-il sorti de sa cabine ? Aucune des petites vitres n'avait été brisée. Il n'y avait aucune porte, aucune trappe. C'était comme s'il avait fondu. Comme un cachet dans un verre d'eau. Comme la vapeur dans l'air du matin. Personne n'a jamais pu m'expliquer cette disparition. D'ailleurs personne n'y croyait. C'était le fruit de mon imagination. Seuls les grands illusionnistes étaient capables de faire de pareilles choses. Maman me l'avait raconté. Ils se faisaient enfermer dans des coffres avec de nombreux cadenas. Les illusionnistes en sortaient sans qu'aucun cadenas n'ait été ouvert. Mais les illusionnistes ne disparaissaient pas pour toujours, comme cela s'était passé pour mon pilote, puis pour mon avion argenté.

Notes de présentation et traduction
par Marily le Nir

Sommaire

Jeni Actrian	3
Radu Aldulescu	6
Emil Botta	9
Sonia Larian	12
Gabriel Liiceanu	15
Teodor Mazilu	18
Marin Mălaicu-Hondrari	22
Mircea Nedelciu	
Adriana Babeți	25
Mircea Mihăieș	
Andrei Oișteanu	29
Adrian Oțoiu	32
Lucian Raicu	35
Răzvan Rădulescu	38
Adina Rosetti	41
Dan Stanca	44
Lucian Dan Teodorovici	47
Radu Țuculescu	50

L'Institut Culturel Roumain dans le monde

Berlin

Koenigsallee 20, A, D-14193 Berlin
Tel.: + 49 (030) 89061 987
Fax: + 49 (030) 89061 988,
E-mail: office@rokultur.de

Bruxelles

Romanian Information Centre
107, Rue Gabrielle, B-1180 Brussels
Tel.: + 32 (0) 2 3444 145
Fax: + 32 (0) 2 344 24 79
E-mail: office@roinfocentre.be

Budapest

Izsó utca 5
1146 Budapest XIV
Tel.: + 36 1383 26 93
Fax: + 36 1383 53 45
E-mail: romankulturalis.intezet@chello.hu
Szegei Fiókintézet
Dugonics tér 2, 6720 Szeged

Istanbul

Siraselviler Cad., 55, Taksim, Beyoğlu, 34433 Istanbul
Tel./Fax: + 90 212 292 43 45
E-mail: icr.istanbul@icr.ro

Kichinev

Institut Culturel Roumain "Mihai Eminescu"
Tel.: + 373. 22. 23.76.22
+ 373. 22. 22.83.60
E-mail: icrmihaieminescu@icr.ro

Lisbonne

Rua António Cândido, no. 18,
1050 - 076 Lisbon
Tel.: + 351 213537060
Fax: + 351 213573207
E-mail: icrl.dir@mail.ptprime.pt

Londres

1 Belgrave Square
London SW1X 8PH
Tel.: + 44 (0) 207 752 0134
Fax: + 44 (0) 207 235 0383
E-mail: office@icr-london.co.uk

Madrid

C/Marqués de Urquijo, no. 47, 1-dcha.
28008 Madrid
Tel.: + 34 917.589.288/289
Fax: + 34 915.590.135
E-mail: icrmadrid@icr.ro

New York

200 East 38th Street, 3rd Avenue
New York, NY 10016
Tel.: + 1 212 687 0180
Fax: + 1 212 687 0181
E-mail: icrny@icrny.org

Paris

1, Rue de l'Exposition, 75007 Paris
Tel.: + 33 01 47 05 15 31
Fax: + 33 01 47 05 15 50
E-mail: institut@institut-roumain.org

Prague

Anglická 26, 120 00 Praha 2
Tel.: + 420 222 522 865
+ 420 222 523 096
Fax: + 420 222 522 778
E-mail: praga@icr.ro

Rome

Accademia di Romania
Valle Giulia, Piazza José de San Martin 100197 Rome
Tel.: + 39 06 320 80 24
+ 39 06 320 15 94
Fax: + 39 06 321 69 64
E-mail: accadromania@accadromania.it

Stockholm

Skeppsbron 20, 10318, Box 2336, 10318, Stockholm
Tel.: + 46 (0) 8207600
Fax: + 46 (0) 8207406
E-mail: info@rkis.se

Tel Aviv

8 Shaul Hamelech, Beit Amot Mishpat 64733 Tel Aviv
Tel.: + 9723 6961 746
+ 9723 6961 766
Fax: + 9723 69611205
E-mail: office@icrtelaviv.org

Venise

Palazzo Correr, Campo Santa Fosca
Cannaregio 2214, 30121 Venezia
Tel.: + 39 041 524 23 09
+ 39 041 524 20 57
Fax: + 39 041 71 53 31
E-mail: istiorga@tin.it

Varsovie

Ul. Krakowskie Przedmieście 47/51
00-071 Warszawa
Tel./Fax: + 48 22 828 12 78
E-mail: warszawa@icr.ro

Vienne

Argentinerstraße 39, 1040 Wien
Tel.: + 43 1319 10 81
Fax: + 43 1504 14 62
+ 43 1505 14 32
E-mail: office@rkiwien.at

Institut Culturel Roumain

38, Aleea Alexandru
011824, Bucarest, Roumanie
www.icr.ro

Centre National du Livre

39, Puțul lui Zamfir
011242, Bucarest, Roumanie
www.cennac.ro

Choix des textes et traductions :

Nicolas Cavaillès
Laure Hinckel
Dominique Ilea
Philippe Loubière
Marily le Nir

Coordinatrice du projet éditorial :

Laura Marin

Création graphique et mise en page :

Ioana Luscov

Imprimé en Roumanie

Mircea Mihaies
Andrei Oisteanu
Gabriel Liiceanu
Adrian Oțoiu
Lucian Raicu
Adina Rosetti
Dan Stanca
Lucian Dan Teodorovici
Radu Țuculescu
Sonia Larian
Emil Botta
Jeni Acterian
Radu Aldulescu
Mircea Mihaies
Jeni Acterian
Dan Stanca
Adriana Babeți
Mircea Nedelciu
Dan Stanca
Adina Rosetti
Dan Stanca
Mircea Nedelciu
Adriana Babeți
Mircea Mihaies
Jeni Acterian
Dan Teodorovici
Radu Aldulescu
Radu Țuculescu
Mircea Hondrari
Adina Rosetti
Dan Stanca
Lucian Dan Teodorovici
Adrian Oțoiu
Lucian Raicu
Adina Rosetti
Dan Stanca
Lucian Dan Teodorovici
Radu Țuculescu